

## Jacques Chaban-Delmas

De l'épopée bordelaise à la Nouvelle Société



# *L'amoureux de Bordeaux*

*PAR JEAN-FRANÇOIS LEMOINE (12/11/2000)*

L'heureuse rencontre de la ville de Bordeaux et de celui qui fut son maire pendant près de cinquante ans permit à Jacques Chaban-Delmas de développer des qualités rares chez un politique. L'homme était de contact facile, et son charisme lui permit d'entretenir un ensemble de réseaux qui allait naturellement de la Résistance aux terrains de sport, des communautés protestantes et catholiques aux maisons de retraite et autres institutions caritatives.

Chaban était dénué de démagogie. Il appréciait réellement le contact humain. Il avait un extraordinaire talent pour manifester son intérêt pour l'un ou pour l'autre sans que sa sincérité fût mise en doute. Et surtout il aimait séduire. Et sa plus grande conquête fut Bordeaux, sa ville et ses habitants.

Ses collaborateurs lui manifestaient un dévouement total, tellement ils étaient fascinés par la vivacité de son intelligence mise au service d'une organisation complexe qui utilisait Bordeaux comme socle d'une carrière nationale. Chaban premier ministre eut l'intuition d'une formule, celle de la Nouvelle Société, à laquelle Simon Nora et Jacques Delors apportèrent du corps; si Georges Pompidou avait

---

laissé l'expérience se développer, la face de la France en eût peut-être été changée. Jacques Chaban-Delmas respectait la presse, au point d'être amené à quitter Matignon, accusé de laisser s'exprimer trop librement la télévision.

On s'est souvent interrogé sur l'homme qui se profilait derrière Chaban. Tous ceux qui ont approché son cercle familial d'Ascain savent l'intensité des liens amicaux qu'il avait tissés à travers plusieurs générations. Il aimait rire et détestait l'ennui. Plutôt que la statue sans faille de l'homme politique, c'est l'homme amoureux de la vie comme de sa ville dont Bordeaux se souviendra.

# *Chaban-Delmas, l'enfant de sucre filé*

*PAR JEAN-FRANÇOIS BEGE (12/11/2000)*

**L'enfant chétif des jardins du Luxembourg a triomphé de la maladie à l'énergie, adulé le sport, et n'aura eu de cesse de brûler toutes les étapes. Une souriante épopée.**

L'existence de Charles de Gaulle fut un fantastique roman vrai. La vie de Mitterrand reste en partie une histoire énigmatique. Celle de Chaban ressemble à une épopée souriante. Le parcours d'un homme chanceux ? Oui, à condition que l'on comprenne que la bonne fortune tient souvent dans l'art de la saisir et de mettre toute son énergie à vouloir être heureux.

« Je fus un enfant de sucre filé », disait-il pour expliquer comment il avait surmonté, en se jetant dans la pratique du sport, la maladie de langueur qui le priva de la plupart des jeux de l'âge tendre. D'où l'envie irrésistible, plus tard, de brûler les étapes, de se dépenser physiquement et de conquérir toutes les femmes jusqu'à

---

sa rencontre avec Micheline, qui comprit que cet homme d'apparence comblé avait toujours besoin d'un bisou dans le cou ou de tenir une main féminine.

Condamné par les médecins à sa naissance, le petit Delmas ne quittait guère les jupes de sa mère, la belle Georgette Barroin, qui avait épousé à Paris un inventeur ingénieur de chez Delahaye, lui-même fils d'un chanteur d'opéra devenu peintre en bâtiment bordelais et d'une Béarnaise d'Orthez, Marie Serre. L'anémie lui valut typhoïde et paratyphoïde, plus le cortège des maladies infantiles compliquées. Protégé à l'excès, transporté d'une chaise à l'autre, l'enfant apprit à lire à 3 ans et à rêver en regardant les autres s'amuser au jardin du Luxembourg.

## **LES BONI, SES IDOLES**

Les journaux, très tôt, le fascinèrent. « L'Illustration », puis « l'Auto » (devenu plus tard « l'Équipe ») lui ouvrirent le monde. Il admira Lindbergh, les cyclistes Antonin Magne et Charles Pélissier, dont il racontait encore ces derniers temps le détail des victoires à ses visiteurs d'Ascaïn ou du petit appartement de la rue de Lille, à Paris, où il s'est éteint vendredi soir. Roland-Garros et la Coupe Davis réveillaient chaque année chez lui des souvenirs étonnamment précis des Mousquetaires et de champions aujourd'hui un peu oubliés, comme Pierangeli et Jean-Noël Grinda, gendre de son ami Michard-Pélissier. Le Tournoi des Cinq-Nations apportait d'autres rafales d'évocations, notamment celle des frères Boniface, ses idoles.

Les hommes politiques sont en général des monstres d'égoïsme. Jacques Chaban-Delmas a été capable toute sa vie, lui, d'admirer les autres. Surtout les

---

sportifs. Alors que le plus bel exercice intellectuel d'un jeune député ou d'un impé-trant premier ministre lui arrachait un jugement laconique, du style « il est très bien, ce petit », le record d'un athlète lui inspirait une longue analyse de connais-seur, non exempte de débordement lyrique.

Au regretté défunt pourrait s'appliquer la citation de Pierre Mac Orlan, récem-ment mise en exergue par Denis Lalanne dans un livre consacré justement aux frères Boniface : « Nous avons connu très jeunes l'importance de nos muscles et des camarades. » Chaban, on le sait, accepta très mal les atteintes de l'âge. On dis-ait ces dernières années qu'il avait mis trop d'élégance dans le talent de grimper les escaliers quatre à quatre pour accepter que l'on contemple la voussure de ses épaules ou l'insuffisance de ses genoux ou qu'on oublie l'impeccable dessin de ses muscles dorsaux ou la dureté d'abdominaux entretenus. En réalité, l'immobilité le renvoyait à de très vieilles souffrances d'enfant qu'il avait cru à tout jamais vain-cues.

## **PAS LA MORGUE DES NANTIS**

Du jeune étudiant journaliste d'avant-guerre, de l'inspecteur des finances ar-rachant son concours en menaçant l'examineur des foudres de la Résistance, du général nanti d'étoiles au culot qui empêcha —avec tact et camaraderie — le colonel communiste Roi-Tanguy d'être le chef de la Libération de Paris, tout a été dit, filmé, commenté. Et le sera, encore plus, dans les jours prochains. Demain fleuriront aussi les utiles rappels sur la Nouvelle Société et, espérons-le, la haine imbécile que le tandem pompidolien Juillet-Garaud et leur jeune collaborateur

---

Jacques Chirac vouèrent à ce premier véritable essai de « recentrage » de notre vie démocratique.

Chaban n'était pas un conservateur de droite. Il fut le ministre de Mendès France, le patron aimé de Delors, le discret mentor de Michel Rocard, qui le consulta en 1988 sur la composition de son gouvernement au domicile de Pierre Chancogne, sur le chemin allant de Matignon à l'Élysée. La modestie de ses origines, l'obligation qui lui fut faite de lutter pendant des années contre la vieille garde « marquettiste » à Bordeaux tout en dédouanant — au nom de la « paix des cœurs et des esprits » — la bourgeoisie de ses errements collaborationnistes, son amour des marchés et des stades vibrants, sa connaissance des chansons populaires — il pouvait chanter tous les couplets de « la Fille du bédouin », son bonheur à respirer l'odeur des vestiaires, non, décidément, tout cela n'avait rien à voir avec la morgue des nantis.

Comme pour mieux l'apparenter à l'ordinaire de la condition humaine, le chagrin plusieurs fois le cueillit et il le dissimula du mieux qu'il le pouvait, avec force boutades et un imperturbable sourire. De véritables cabales politiques, aux initiateurs divers, parsemèrent sa vie. Dès ses 40 ans, des rumeurs le dirent affublé de métastases, lesquelles ont donc eu une belle longévité !

Au moment de l'affaire des vedettes de Cherbourg, que, premier ministre, il laissa filer vers Israël sans faire tirer la flotte de guerre, « pour ne pas ajouter le crime au ridicule », un vieux fantasme des partisans d'Adrien Marquet monta de



---

Bordeaux vers Paris : Chaban se serait en fait appelé Cohen et dissimulerait des origines juives pour mieux tromper les bons chrétiens. Puis il y eut l'histoire de l'accident fatal à sa deuxième épouse, trop opportun — alors qu'il nouait une tendre complicité avec Micheline — pour ne pas avoir été provoqué.

Enfin, il y eut la révélation de sa feuille d'impôts : Chaban acquittant ses contributions à la source, sous forme d'avoir fiscal acquitté sur les revenus de son portefeuille d'actions, il fut amusant, et d'ailleurs peu inexact, de démontrer qu'il n'envoyait pas de chèque au percepteur. Mais il existe une hiérarchie dans les avatars survenant aux hommes d'État prometteurs. Si Jacques Chaban-Delmas ne riait jamais des sornettes malfaisantes précitées, il aimait à plaisanter de ses autres infortunes : un imitateur très doué, Thierry Le Luron, faisant rire la France entière en copiant une voix qu'il qualifiait lui-même de « canardesque »; un ambitieux effronté, Jean-Jacques Servan-Schreiber, venant le défier dans sa propre circonscription; un soutien catastrophique, enfin, en pleine campagne présidentielle : l'allocution télévisée d'un André Malraux dévoré de tics, qui fit peur à tous les enfants de l'Hexagone.

## **REAGAN ET LES MOLLETS**

S'il fallait pourtant apporter une preuve testimoniale de la spontanéité du personnage, elle serait contenue dans le souvenir d'un conteur exceptionnel, qu'il laissera à ceux qui ont eu le bonheur de le suivre et de l'écouter. Tout récit grivois tenu en sa compagnie et mettant en scène l'un de ses adversaires ou amis politiques était ponctué d'un « cela n'a aucune importance ! ».



---

Pour narrer comment il brisa net avec Brejnev au moment de l'affaire Sakharov en ordonnant que les moteurs de son avion soient mis à chauffer sur l'aéroport de Moscou, il mimait avec la main le décollage précipité de l'aéronef et imitait le bruit du réacteur : « Rooaarrh... ». Pour expliquer à Ronald Reagan qu'il était bien conservé, il lui fit tâter ses mollets dans un bureau ovale qui, depuis, en a vu bien d'autres. Au cours de ce même voyage à Washington, en 1986, il confia à Bill Casey et à un auditoire de la CIA médusé que la Constitution française était « élastique » en faisant le geste d'armer une fronde. Parlant du terrorisme à Hosni Moubarak, il utilisa l'image du marteau-pilon voulant écraser une mouche en disant « Boum-boum-boum » et « Bzzz, bzzz, bzzz »... Le testament politique de Chaban est simple, ce qui ne veut pas dire qu'il ne mérite pas d'être médité. Il tient dans l'immuable manière qu'il avait de prendre congé en lançant : « Allez les enfants, soyez heureux ! »

*Bordeaux*  
*et les années Chaban*

# *Nu comme un ver*

*PAR PIERRE CHERRUAU (20/06/1995)*



**Avec un petit commando, il organise son parachutage politique à Bordeaux.**

L'homme qui arrive à Bordeaux, en juin 1946, Chaban, est un jeune général de 31 ans. Il s'est sorti de la guerre comme un félin d'un champ de ruines. Il entre

---

dans la ville avec des précautions qui sont toujours celles d'un félin. Il a avec lui des alliés de poids : le Général lui a dit un jour d'août 1945, gare Montparnasse dans un Paris libéré : « Chaban, c'est bien ! » et un peu plus tard pour Bordeaux : « Allez-y ». De Gaulle était si avare de bénédictions que cela constituait plus qu'un viatique. Le général Jacques Chaban-Delmas a donc décidé d'entrer en politique. Coup de tête d'un adolescent attardé qui veut s'essayer à autre chose, foucade d'un Rastignac à rebours ? Rien de tout ça. Ce général de fortune qu'on ne prend guère au sérieux tant il est jeune a déjà écrit et tourné quelques belles pages dont certaines sont entrées dans l'Histoire. Mais là aussi, on ne lui accorde guère grand crédit, comme s'il n'avait jamais fait qu'obéir à quelques impulsions d'adolescent.

## **UN CHEF IMPITOYABLE**

« Une part de ma vie restait offerte aux regards, l'autre n'était que labyrinthes », écrira plus tard Chaban dans « l'Ardeur ». Il en a toujours été ainsi et bien malin qui pourra dire s'il s'agit de son vrai tempérament ou d'habitudes contractées pendant la clandestinité. Il est vrai qu'il n'a jamais rien fait pour dissiper la zone d'ombre. Le jeune homme a tâté du journalisme économique avant de réussir le concours de l'inspection des finances. Il a montré de belles dispositions militaires lors de son passage à l'armée pendant la drôle de guerre. Quand il se lance dans l'aventure de la résistance, il est déjà père de deux enfants. Un troisième naîtra à la fin de la guerre. Il n'est pas de ces gens qui n'avaient rien à perdre ou tout à gagner. De cette époque, on sait seulement qu'il fut un chef impitoyable, d'une audace folle quand il s'agissait de lui et qu'il n'aima jamais autant la vie que lorsqu'il flirta avec la mort. Ce n'est par exemple qu'au hasard d'une conversation que

---

Louis Férignac, qui fut son chauffeur et garde du corps, évoquera sa grande peur quand il a vu Chaban se présenter à la Gestapo d'Angoulême pour tenter d'en sauver l'un de ses compagnons arrêtés. De tout cela, Chaban n'a pour ainsi dire jamais rien dit et ses proches de la clandestinité ont gardé la même discrétion. Curieuse connivence que celle de ces anciens combattants qui ne veulent de célébration que dans le silence du cœur et de l'amitié.

C'est sûrement une erreur de croire que le jeune général qui entre en politique n'a pas été marqué profondément par les cinq années terribles qu'il vient de vivre. En fait, toute sa vie politique, toute son action, ses méthodes en découleront. C'est un homme qui fait plus vieux que son âge, note par exemple Daniel Lawton, le fils de son premier hôte bordelais et son adjoint aux sports pendant dix-huit ans.

## **PARACHUTAGE DISCRET**

Comment expliquer autrement son extraordinaire faculté à ne faire confiance à personne, à ne jamais rien dire sur l'essentiel. Son goût pour les petites équipes, strictement cloisonnées. Son extraordinaire façon d'utiliser une multitude de tiroirs dont lui seul connaît la clé. Ce fonctionnement intuitif qui lui fait accorder d'emblée à un homme une confiance totale. Il le paiera parfois très cher, mais assumera toujours. C'est aussi un homme de conviction et de caractère. Il le montre dès son retour à la vie civile. Il n'est pas de ceux qui attendent la distribution des prix. Il part même en claquant la porte d'un bureau confortable de l'hôtel de Lassay où il était secrétaire général du ministère de l'information. Un vrai poste de pouvoir. Il désapprouvait la saisie des journaux qui avaient continué de paraître pendant la guerre sans avoir été collaborationnistes.

---

Pour ce qu'il considérait comme une injustice, il se retrouve donc « nu comme un ver ». Il a déjà tourné plusieurs pages. Une page familiale puisqu'il quitte sa première femme et se remarie avec Marie-Antoinette, qui fut sa secrétaire pendant la clandestinité. Il a tourné la page du journalisme puis celle de la Résistance et de l'armée. Il a quitté l'Inspection des finances. Et c'est avec un bel appétit qu'il se décide à entrer en politique, sans savoir où et comment.

C'est avec un petit commando qu'il organise son parachutage en Gironde, où un comité d'accueil est tout de suite mis en place. Quelques amis de la Résistance. Quelques amis du rugby. Gilbert Moga, résistant lui aussi, mais qu'il a connu lors du seul match international qu'il a disputé, le premier France-Ecosse de l'après-guerre. Ce fut sans doute la seule occasion de voir un général en uniforme poser au milieu d'une équipe de rugby.

Puis c'est avec un grand feutre de conspirateur, un manteau couleur muraille, attributs indispensables pour faire d'un jeune homme un politicien, que Jacques Chaban-Delmas s'en est allé frapper aux portes de quelques maisons qu'il savait amies, parlementer dans quelques arrière-salles de bistro. Le reste fut affaire de raison, de volonté et de charme. De talent et de chance, deux choses inséparables.

# *La ville dont le prince est un général*

*PAR PIERRE CHERRUAU (21/06/1995)*





---

## Où le général montre qu'il sait aussi être un séducteur. Il entre en politique sans casser de porcelaine.

Le groupe qui l'a entouré, poussé, soutenu, est très composite. Il y a quelques amis de la Résistance et de la haute fonction publique confondues, comme Bourguès-Maunoury, Félix Gaillard ou Lorrain Cruse, quelques compagnons entrés dans le premier cercle des chevaliers de la table ronde du gaullisme, comme André Malraux, Michel Debré ou Roger Frey. Quelques soutiers du combat clandestin et quelques camarades des terrains de rugby. Ils constitueront ses conseillers politiques, ses mentors, ses soutiens logistiques et financiers, la clé dorée qui n'ouvre que certaines portes très délicates qu'il ne faut pas forcer, mais aussi son artillerie lourde et son infanterie.

Quand il franchit le Rubicon en mai 1945, le projet de Constitution, auquel de Gaulle est opposé, est rejeté par référendum. Il ne peut postuler pour la nouvelle Assemblée constituante, en place pour six mois, mais prend rang pour l'assemblée qui doit être élue en novembre 1946.

Il hésite entre Charente, Charente-Maritime et Gironde, trois départements où les radicaux, pour cause de zizanie, n'avaient pas obtenu de siège en 1945. Lorrain Cruse a un faible pour la Charente-Maritime à cause des voix protestantes. Il le regrettera. Félix Gaillard pour la Charente, où il s'apercevra que nul n'est prophète en son pays.

---

Reste la Gironde pour Chaban : « J'étais avant tout un citadin. Plus grand serait le poids urbain dans le département où j'allais tenter ma chance, plus je serais à l'aise. » Bref, c'est un Parisien qui débarque à Bordeaux dans une traction-avant décapotable prêtée par un industriel parisien mécène du rugby.

## UN ACCUEIL PAS SIMPLE

L'accueil des Bordelais n'est pas simple. Sur le plan politique d'abord. Les radicaux du cru voient d'un mauvais œil ce parachuté, contestent la bénédiction d'Edouard Herriot, le pape du radicalisme, et inventent un autre candidat présentable, l'amiral Muselier, bardé de brevets gaullistes. Le général l'emporte sur l'amiral. Chaban entretient pour toujours que dans ce genre d'affaire, il vaut mieux contrôler l'appareil. Les premiers contacts politiques sont tendus. Les premières réunions violentes. Il obtient l'investiture et deux sièges pour son parti. Mais il reconnaîtra, trente ans plus tard : « J'eusse dû y perdre sur le champ la naïveté que j'ai conservée longtemps. »

Les municipales vont se jouer l'année suivante. Se produit alors entre l'apprenti politicien qui croit que tout se joue à Paris et la ville qui l'a accueilli, ce qu'il appelle une « étrange rencontre ». Il est vraisemblable qu'il n'a pas songé au départ à être maire. Mais « je suis pris à mon propre piège. Ayant commencé en tant que député à m'occuper des dossiers économiques de la ville, du département et de la région, j'avais eu à traiter avec la Chambre de commerce, et directement avec les membres du bureau. Ma façon d'aborder les problèmes leur avait paru efficace ».

---

Le voilà sollicité pour conduire une liste. Lui sont opposées une liste du PC, l'autre conduite par le maire sortant Fernand Audeguil (socialiste), la troisième formée d'une coalition du MRP et du Parti républicain de la liberté. Vingt-sept sièges pour la liste Chaban, sept pour le PC et sept pour la liste Audeguil. Fiasco pour les autres. « Mais Chaban, votre devoir est tracé », dit de Gaulle à celui qui hésite encore à prendre la mairie, la laisserait volontiers à l'un de ses colistiers de la Chambre de commerce. 11 est élu maire le 26 octobre 1947.

Dans sa première déclaration à « Sud-Ouest », on peut lire : « Les problèmes immédiats concernent le ravitaillement et la propreté de la ville. Ce qui est en cause dans l'ensemble, c'est de fournir aux citoyens les raisons d'être fiers de Bordeaux, en leur ôtant celles d'être frappés par les misères de toute sorte. » Ce n'est pas très éloigné de ce qu'il dira quarante-huit ans plus tard.

## **LE COMLOT DES CHARTRONS**

On a beaucoup glosé sur la bourgeoisie bordelaise qui aurait vu en Chaban une belle occasion de se refaire une virginité, quelque chose comme un complot des Chartrons. La réalité est sans doute bien plus simple. C'est Lorrain Cruse qui présente Chaban à Daniel Lawton, l'une des personnalités les plus en vue de la bourgeoisie protestante. Passionné de politique, d'action sociale et de sport, il avait eu Marcel Cachin comme répétiteur et avait entretenu une très longue correspondance avec lui. Daniel Lawton a donc aidé Chaban. « Oui, mais parce que c'était lui, parce qu'il était jeune et dynamique. Très séduisant », dit aujourd'hui son fils, qui avait 16 ans à l'époque.

---

C'est le même charme qui a opéré, selon Jean Touton, auprès de son père, Roger, et des vénérables responsables de la Chambre de commerce : « Ils se tenaient habituellement à l'écart des affaires de la mairie, mais en 1945, le commissaire de la République, ne leur a pas laissé le choix. Ils ont fait partie de la délégation spéciale mise en place pour administrer la ville avec des gens qui n'étaient pas suspect de compromission avec l'ennemi. » « Ils se sont vite convaincus de ce que les gens qui entouraient Audeguil n'avaient pas forcément les capacités nécessaires pour gérer l'énorme chantier de la reconstruction. Quand mon père a rencontré ce personnage, il a eu le coup de foudre. Je dirais plutôt un coup de cœur, et Chaban le lui a rendu à 100 %. Vous savez, ce n'était pas un lobby organisé. Lawton, ça été les protestants et le tennis. Nous et Glotin pour les catholiques. Les Moga pour le rugby et les milieux populaires. Cela c'est fait d'autant plus simplement que mon père n'était ni un combinard ni un politique. Les autres non plus. »

Le charme a tellement opéré que le lien devient presque familial et cela sera tout aussi vrai chez les Lawton où Chaban s'invite très facilement à l'improviste : « Pourtant, vous savez, il y avait une chose qui gênait énormément à l'époque. C'était un divorcé, remarié avec une divorcée. Une liberté qui n'était pas coutumière chez nous. Il est quand même devenu quasiment de la famille. »

# *J'y suis, j'y reste !*

*PAR PIERRE CHERRUAU (22/06/1995)*



---

**Chaban n'est sans doute devenu véritablement maire de Bordeaux qu'après 1954, après avoir dû batailler ferme contre Adrien Marquet pour le rester.**

A peine élu, le 26 octobre 1947, le nouveau maire de Bordeaux peut tout juste placer un petit mot sur le développement économique et l'esprit d'union qui doit présider au redressement. PC et PS sont beaucoup plus préoccupés de l'accuser de servir le pouvoir personnel que Charles de Gaulle, selon eux, ne manquera pas de mettre en place.

## **PACTE AVEC LES FONCTIONNAIRES**

Passé le tumulte politique, Chaban se met au travail et commence à organiser l'administration municipale : « Je voulais tenir l'administration municipale et la direction de Bordeaux hors d'atteinte des remous de la politique partisane. Elle n'avait rien à y faire, pas davantage avec l'étude et la solution des problèmes. Tout était assez compliqué pour ne pas y rajouter l'irrationalité politique. Cela avait beaucoup surpris, je m'en rappelle. Mais c'est aussi ce qui a fait que les fonctionnaires qui travaillaient avec moi ont finalement été heureux. »

Il se passe alors une sorte de pacte entre le nouveau maire et les fonctionnaires. Il tient en quelques points très simples. « On ne nous a jamais demandé d'avoir une carte d'un parti », souligne Marc Lajugie, aujourd'hui secrétaire général de la Communauté Urbaine. « Le président a foi en l'homme, intrinsèquement, et tous les hommes qui ont travaillé avec lui étaient obligés de penser comme lui, sans cela ils ne pouvaient pas rester ». Tous ceux qui ont côtoyé Chaban vous diront la

---

même chose et cela ressort de leur conversation comme une évidence qu'ils découvriraient seulement maintenant. Le pacte repose aussi sur des engagements financiers du nouveau maire : « Je triturerai les textes s'il le faut », avait-il dit pour promettre au personnel que le statut avantageux qu'il avait obtenu sous Adrien Marquet ne serait pas revu à la baisse. « Quand il a dit ça, il l'ont tous suivi, même les socialistes », explique Gilbert Leroi, son secrétaire général pendant dix-sept ans. Troisième aspect du pacte, la grande place accordée à la formation permanente et à la promotion interne. Bordeaux servira de laboratoire pour la constitution de Centre national de formation du personnel des collectivités territoriales.

## **UN MARQUET TOUT JUSTE SORTI DE FRESNES**

Chaban a peut-être été un peu déçu par son premier mandat et la façon dont il se termine. Les Bordelais, surtout la bourgeoisie, lui reprochent peut être ses attaches populaires et rugbystiques, ne comprennent pas non plus qu'il ait jusqu'alors refusé d'entrer dans un gouvernement Et surtout Bordeaux n'a pas effacé de sa mémoire Adrien Marquet, un grand bâtisseur et un homme qui a duré. Marquet justement qui était devenu vraiment quelqu'un aux yeux des Bordelais lorsqu'il était devenu ministre du travail.

Tête de liste du cartel des gauches en 1924, il devient maire de Bordeaux en 1925. La ville lui doit son stade municipal, les abattoirs, la Bourse du travail, la Régie municipale et la piscine judaïque, mais aussi une multitude d'écoles et d'équipements collectifs. Bref un très grand maire s'il n'était aussi devenu le ministre de l'intérieur de Pétain et « le maire le plus collaborationniste de France » si



---

l'on en croit Lucien Rebatet Mais les Bordelais n'ont pas plus désavoué sa conduite qu'ils n'ont plébiscité Chaban.

C'est un Marquet tout juste sorti de Fresnes et inéligible qui suscite une liste dirigée par Paul Estèbe. Et la campagne s'engage à « la bordelaise » c'est-à-dire selon des méthodes très musclées. Chaban avait eu l'occasion de les éprouver lors des législatives de 47. Cette fois il y a de vraies batailles rangées. L'Athénée et surtout l'Alhambra sont les champs clos habituels et les candidats se lancent publiquement des défis en placardant des bandeaux sur les affiches de leur adversaire pour annoncer qu'ils apporteront la contradiction, et attirer le public.

## **LE COUP DU BUDGET**

C'était alors un spectacle très couru et les bourgeois des Chartrons n'hésitaient pas à arborer la casquette des ouvriers des barrières pour y assister. Il fallait alors au moins 200 paires de bras musclés pour « faire une salle » se souvient Gérard Salières, un ami rugbyman venu tout naturellement prêter main forte à l'équipe Moga. « A Bordeaux, c'était un peu comme à Marseille où les truands avaient été ou collabos ou résistants. Et pour peu que la salle fut un peu petite, il ne restait plus beaucoup de place pour les vrais spectateurs. » Oignons, oeufs pourris, tomates, le célèbre imperméable de la résistance n'aura jamais autant servi. Chaban fait aussi l'apprentissage des ragots et des rumeurs. Il aura d'autres occasions d'en tâter.

Chaban gagne mais se contente de dix sept sièges, tandis que les marquettistes en gagnent onze et les socialo-communistes dix. Tous attendent donc tranquille-

---

ment le vote du budget suivant pour le lui refuser et provoquer ainsi la dissolution du Conseil municipal. L'affaire se joue le 5 janvier 1954 et est d'autant plus délicate que Marquet est redevenu éligible. L'histoire est célèbre : Chaban fait voter insidieusement les recettes de son budget article par article. Une disposition oubliée le permet. Le budget est adopté. L'opposition est KO debout et ne s'en remettra jamais.

Coup de génie ? Chaban y voit plutôt la conséquence du zèle de ses fonctionnaires qui ont travaillé d'arrache pied pour trouver la solution plutôt que « de voir la ville retomber dans les querelles politiciennes ». Ce jour-là, il est vraiment devenu maire de Bordeaux et il en a repris pour quarante ans. Marquet eut un malaise fatal au cours d'un meeting à l'Athénée où il dénonçait le coup du budget. A la même heure, Chaban disputait un tournoi de tennis à Monte-Carlo.

# *Bordeaux redevient capitale*

*PAR PIERRE CHERRUAU (23/06/1995)*



**On pourrait croire que la vie bordelaise de Chaban ne fut faite que de péripéties politiciennes. Il s'est agi avant tout de réalités très concrètes sur lesquelles on a jeté bien vite le voile opaque d'un sigle, la CUB.**

---

Les premières décisions du nouveau maire de Bordeaux sont dérangeantes. Il annonce une politique de déflation des effectifs. Trois mille emplois contractuels supprimés en quatre ans pour compenser le poids de la dette et rompre avec la tradition clientéliste d'Adrien Marquet. Il repousse un projet de faculté des sciences, place des anciens abattoirs, entre la gare Saint-Jean et les Capucins. Cette solution qu'il qualifie de « médiévale », est remplacée par l'achat de 27 hectares à Talence, l'amorce du Campus. « J'ai très vite, enfin en quelques années, deux ou trois, fait ouvrir de nombreux chantiers, se souvient Chaban, à tel point que mon premier surnom a été Jacques l'éventreur ». Ces travaux d'urgence lui seront surtout reprochés par l'entourage de Marquet, tandis que les notables qui l'ont aidé à ses débuts trouvent qu'il tarde bien à prendre rang à Paris.

Bordeaux n'est pas la ville la plus sinistrée de France, il s'en faut de beaucoup. Mais les travaux de dégagement de l'estuaire, encombré par les épaves allemandes, vont prendre trois ans. Un drame pour une économie largement basée sur les activités maritimes. La reconstruction, notamment pour la place de la Bourse, procure bien quelques emplois, mais ce n'est pas cela qui constitue une relance économique. Quand à l'État, il est beaucoup plus préoccupé par la reconstruction de son industrie lourde dans le Nord et l'Est. Le Sud et l'Ouest devront attendre que l'on parle d'aménagement du territoire, de développement régional et de métropoles d'équilibre.

Personne à Bordeaux ne reste les bras croisés. Et tout de suite, les problèmes se posent en des termes qui dépassent Bordeaux. D'abord au niveau de l'aggloméra-

---

tion puis de la région. Apparaît le « système Chaban » que l'on a trop tendance à réduire à une combinaison politique. Cela repose d'abord sur l'aptitude de l'homme à travailler avec tout le monde et sa grande ouverture à tous les courants d'idées.

D'emblée pour la mise en place de son comité d'expansion, Chaban fait appel à des gens que l'on ne voyait jamais dans des instances économiques : des ruraux, des universitaires, pire, des syndicalistes. Il réussira même à imposer la présence de la CGT à FO. Préfet et Chambre de commerce boudent un peu au départ. Cette dernière n'est-elle pas présidée jusqu'en 1957 par Pierre Desse? Industriel, il ne veut surtout pas entendre parler d'implantation d'industries de main-d'œuvre à Bordeaux; cela ferait trop monter les salaires pour sa propre entreprise de wagons.

Tout changera avec l'arrivée d'Yves Glotin proche de Chaban depuis le début et de quelques autres militants du patronat chrétien. Les instances de réflexion s'ouvrent aussi spontanément aux responsables des autres départements. Une toile se tisse vers d'autres esprits entreprenants en Dordogne (Floirat), Lot-et-Garonne (Bordenave), Pau (Gan-choux), Bayonne (Guy Petit). Le comité d'Expansion devient Aquitain.

Autre constante, soulignée par Jean Hourcade, ancien directeur du Comité d'expansion d'Aquitaine : « Chaban n'a pas eu une politique économique, mais toujours une politique économique et sociale. Il l'a fait sur le plan national, mais d'abord ici aussi. La Maison de la promotion sociale d'Artigues est née pour cela.

---

Pour la venue de l'aérospatiale, il s'agit d'abord de régler un dossier social, celui de la poudrerie. » Autre innovation, il crée tout de suite un centre associé au CNAM (Centre national des arts et métiers). Bordeaux a tout de suite été un banc d'essai social. Il le sera dans d'autres domaines.

## **L'ESTIME A JOUÉ**

Système Chaban encore : On a toujours vu dans le « gentleman-agreement » entre le maire de Bordeaux et ses voisins socialistes, un simple accord politique. C'est beaucoup trop court. Ils ont su ensemble, et dès le départ, dégager des axes de travail, et ce pour des raisons économiques. Il s'agit d'abord d'aménager des terrains disponibles, des zones industrielles qui bénéficieront à tout le monde. On a toujours voulu, parce que c'était plus simple, ne voir que des connivences politiciennes dans ses bonnes relations avec René Cassagne, maire de Cenon, ou Robert Brettes, maire de Mérignac. On oublie toujours qu'ils étaient engagés dans un chantier de reconstruction et d'organisation d'une collectivité qui se découvrait sous l'influence des nécessités. L'estime a joué aussi entre eux, comme cela sera le cas plus tard avec Michel Sainte Marie après la crise de 1977.

Dès 1955, on parle d'aménager la presqu'île d'Ambès et des communautés d'intérêt se créent ainsi sur les deux rives. Cela commence par des petits syndicats intercommunaux, mais la notion de Communauté urbaine s'impose peu à peu pour devenir réalité le 12 décembre 1967.

Tout volera en éclat en 1977 quand la gauche prendra le contrôle de la Communauté. Les morceaux ne seront recollés qu'après une crise de plusieurs mois. Au

---

moment de son départ, le maire de Bordeaux ne regrettait rien : « Il convient, sans du tout tenir compte des personnes et des éléments politiques, en toute logique, que la direction de la CUB soit inspirée par la ville de Bordeaux. Le fait qu'elle soit présidée par le maire de Bordeaux est une suite logique à ce principe. Mais il faut naturellement que les Bordelais admettent qu'ils auront à apporter à la Communauté probablement plus qu'elle ne leur apportera. C'est ce qui s'est produit jusqu'à présent ».

# *Monsieur le Premier Ministre*

*PAR PIERRE CHERRUAU (24/06/1995)*

**Ces années-là furent les plus folles. Bordeaux aimait son Chaban. On a même essayé de le lui prendre de diverses façons.**

Quand on demande à Jacques Chaban-Delmas quel conseil il donnerait à Alain Juppé avant de quitter le Palais-Rohan, il n'en voit qu'un : « Il faut être sans arrêt aux aguets pour jouer de son influence personnelle. Il est certain que le bassin aérospatial est sorti de mes relations directes avec Olivier Guichard qui était alors le patron de la DATAR, aussi bien qu'avec les premiers ministres successifs du général de Gaulle qu'ont été Michel Debré et Georges Pompidou ». Recordman de France du perchoir, aimant passionnément son métier de parlementaire, le maire de Bordeaux n'en a jamais fait mystère : s'il passe le plus clair de son temps à Paris, c'est aussi parce qu'il sait que c'est encore la meilleure façon de servir sa ville.

Roland Especel, qui fut son attaché de presse pendant ces années-là, se souvient encore de l'époque où il allait l'accueillir gare Saint-Jean au petit matin. Chaban sortait du wagon en s'étirant et respirait à grandes bouffées gourmandes. « Ah ! que c'est bon Bordeaux ». Cinéma ? « Non, répond Especel. Nous étions seuls et



---

ce qu'il disait, il le pensait sincèrement. Il retrouvait sa ville avec un plaisir charnel. Comme un athlète, il se nourrissait les poumons de Bordeaux. »

C'est une maîtresse que Chaban visite ainsi au petit matin et jamais autant qu'à cette époque ne se sont révélées les relations complexes qui se sont tissées entre eux. Pour elle, Chaban se fait chercheur d'or à Matignon ou en Californie, tricheur au poker, maître chanteur et kidnappeur d'entreprises. Jamais Bordeaux ne sera couvert d'autant de bijoux qu'à partir de ce jour de 1969 où le Parlement vote la confiance à son gouvernement.

C'est l'un de ces cadeaux, l'implantation de Ford, qui provoquera, pendant l'été 1970, ce qui est resté sous le nom de « bataille de Bordeaux ». Jean-Jacques Servan-Schreiber est venu défier Chaban chez lui. La France et l'Europe se passionnent pour ce duel qui vingt-cinq ans plus tard peut paraître dérisoire. D'un côté un premier ministre à qui l'on prêtait volontiers le destin d'un Kennedy. De l'autre un brillant journaliste qui se prenait pour Kennedy.

Exit le trublion. Chaban en parle aujourd'hui en feignant une certaine indifférence, balaie l'anecdote d'un revers de la main tout en disant : « Bof, qu'avait-il à faire chez moi ? ». En fait, ceux qui étaient près de lui à cette époque savent qu'il n'a peut-être jamais eu aussi peur de sa vie.

Le doute l'a assailli quand ce jeune homme aux manières de don Juan est venu le défier jusqu'en ses conférences de presse. Bordeaux le rassure en lui offrant sa

---

plus belle victoire, un 68 % royal. Et Gilbert Leroi, son directeur de cabinet, n'avait pas encore terminé de vérifier les calculs sur ses points tests, avec sa gomme et son crayon qui valaient tous les ordinateurs du monde, que Chaban avait déjà sauté dans le train de Paris avant d'avoir reçu les félicitations d'usage. Il avait eu très peur, mais JJSS et Bordeaux lui avaient volé du temps.

A l'occasion de cette bataille, il a aussi déniché un suppléant qui décoiffe car il n'a rien à voir avec la classe politique : un homme choisi pour la bataille car il permet de contrer les ambitions avant-gardistes de JJSS; mais aussi parce qu'il correspond aux axes de travail et à l'image qu'il veut donner de Bordeaux. Brillant chimiste et jeune doyen de la faculté des sciences, Jacques Valade devient député à la place du premier ministre qui démissionne sitôt réélu pour retourner à Matignon où d'autres batailles l'attendent.

Bordeaux et l'Aquitaine commencent à parler de plan chimie, d'un avant-port du Verdon et d'une presqu'île d'Ambès qui permettraient de faire jeu égal avec Lyon et Marseille. On ne parlera de la crise qu'un peu plus tard.

Et c'est dans l'euphorie de la victoire et de sa toute-puissance que Jacques Chaban-Delmas épousera Micheline Chevalet un an après la bataille de Bordeaux. L'affaire se passe subrepticement au Palais-Rohan. L'épousée est jolie, la surprise totale. Peut-être n'est-ce qu'une fausse impression, il m'a semblé que Bordeaux avait trouvé ce jour-là que Micheline avait réussi là où Matignon et Servan-Schreiber avaient échoué. Bordeaux en a peut-être ressenti du dépit.

---

Un peu plus tard, à l'occasion de la campagne présidentielle, Pierre Veilletet écrivait dans « Sud-Ouest Dimanche » : « Voulez-vous mon avis personnel pour finir ? Je crois que Micheline Chaban-Delmas a beaucoup d'influence sur son mari ». La litote a toujours été une spécialité bordelaise.

# *Le désert et l'art d'en sortir*

*PAR PIERRE CHERRUAU (26/06/1995)*

**Il fallait une sacrée carcasse politique pour traverser un tel désert, entre Paris et Bordeaux.**

Le 4 avril 1974, quand Jacques Chaban-Delmas se lance dans la campagne présidentielle, alors que Georges Pompidou n'est pas encore enterré, Bordeaux n'y voit aucun mal. Elle avait approuvé le discours sur la nouvelle société de 1969 qui reprenait quelques-uns des thèmes mis en pratique à Bordeaux. Elle avait bien profité du séjour de Chaban à Matignon. Elle n'avait pas apprécié le « débarquement » de son maire en juillet 1971. Que le Palais-Rohan fasse la nique à celui de l'Élysée ne choquait donc personne, bien au contraire.

Rien de plus normal dans une ville qui avait voté à gauche pendant des décennies avant l'arrivée de Chaban et dans laquelle il avait su trouver une assise bien au-delà de sa famille politique. En 1974, il en est déjà à son cinquième mandat de maire. La machine politique et administrative est parfaitement huilée. Les grands travaux sont terminés pour la plupart. La rocade en bonne voie. Ford et IBM tournent à plein. Dassault et l'Aérospatiale aussi. Le Port a pris un peu de gîte mais

---

cela ne se voit pas encore. C'est donc une ville assez enthousiaste qui s'apprête à entrer en campagne derrière son maire. Les comités de soutien démarrent au quart de tour, ce qui n'est pas le cas ailleurs en France.

## « IL ÉTAIT DÉMOLI »

Mais Bordeaux va savoir tout de suite que son champion a été touché. Un claquage foudroyant. Gérard Saliège, l'ami du rugby et des campagnes musclées, le fidèle garde du corps, se souvient encore de l'arrivée du candidat à Mérignac. Les membres du comité de soutien, le premier cercle venu l'accueillir à sa descente d'avion, attendaient un homme fringant : « Je ne l'oublierai jamais. Il était démoli. Il m'a gardé une heure dans son bureau et là, j'ai vu un homme qui souffrait. Pas d'avoir perdu, mais de la trahison. De temps en temps, il y avait Gilbert Leroi, inquiet, qui passait la tête dans l'entrebâillement de la porte. »

Quelques heures plus tard, des milliers de Bordelais se pressent dans l'auditorium du Lac pour le premier meeting de la campagne. Quand Chaban fait son entrée, fend la foule qui n'a jamais été aussi énorme et enthousiaste que ce jour-là, il paraît déjà porter sur ses épaules le poids de la défaite.

Chaban ne repasse à Bordeaux que le temps de voter. C'est dans sa retraite d'Ascain qu'il assume le choc de la défaite annoncée, comme s'il n'avait pas voulu le faire dans sa ville. Réflexe de solitaire ou souci de préserver sa base ? Bordeaux à l'époque ne s'est guère posé la question. Elle était déçue et comme il lui fallait bien un bouc émissaire, elle en a beaucoup voulu à André Malraux d'avoir organisé le

---

show télévisé le plus désastreux de toutes les campagnes électorales. Si Chaban a pardonné à Giscard, puis à Chirac, il est clair que les chabanistes, eux, n'ont pas oublié.

L'échec de l'élection présidentielle de 1974 a constitué un grand tournant dans la relation entre Chaban et Bordeaux. Cette fille -pardon, cette ville- n'aime pas les vaincus. Elle le lui fera cruellement sentir. Mais ce diable d'homme ne s'avoue jamais vaincu. Il réussira à la reconquérir.

## **PROUESSES MANOEUVRIÈRES**

Chaban se tient très à l'écart des instances nationales de son parti mais ne coupe aucun pont. Les vieux réseaux restent évidemment intacts. Les Bordelais et les Aquitains suivent avec amusement, voire condescendance, ses prouesses manoeuvrières pour garder le contrôle du Conseil régional de 1974 à 1979. Une longévité que l'on attribue davantage aux divisions de l'adversaire qu'à sa propre habileté. Tout au plus consent-on à lui trouver de beaux restes.

A Bordeaux, il n'est plus le magicien à qui il suffit de dire « Soyez heureux » pour charmer une assemblée avant de disparaître dans le quart de seconde et aller ailleurs faire fondre d'émotion un groupe de vieilles dames rosissantes. Il n'est plus ce bonneteur agaçant et charmant à la fois à qui l'on pardonnait tout. Contestation pour les rues piétonnières, pour Mériadeck, pour l'aménagement du parc Rivière. Les commerçants font la fine bouche. Saint-Pierre n'aime pas la façon dont il est rénové. Saint-Michel se plaint de ne pas l'avoir été. Les Chartronnais se disent

---

aussi malheureux que les Bastidiens. Ça gueule aux Capucins. Même Caudéran se met à boudier.

## **PREMIÈRE FISSURE**

Il est évident, lors des municipales de 1977, que le charme est rompu. Jacques Chaban-Delmas l'emporte pourtant à nouveau mais réalise son plus mauvais score dans un tel scrutin. Il n'est pas question d'imputer cette contre-performance à son adversaire, Roland Dumas : celui-ci a fait campagne sans le moindre appui de l'appareil et des notables du PS, avec bien souvent le journaliste de « Sud-Ouest » pour toute escorte.

La leçon n'est pas seulement dure à cause du score ou parce qu'elle constitue une première fissure dans un édifice d'à peine 30 ans qu'il croyait encore neuf. Chaban a aussi vu, pendant sa campagne, des gens traverser la rue, changer de trottoir, pour ne pas avoir à lui serrer la main. Il a entendu des insultes sur son passage. Cela le blesse sans doute beaucoup plus que les ordures déversées sur lui du temps de Marquet.

Deuxième échec cuisant à la suite des municipales : il lui faut partager avec Michel Sainte-Marie la gestion de la Communauté urbaine. Ses vieilles amitiés parlementaires lui permettent de sauver les apparences en faisant modifier la loi. Pour tous, il ne s'agit que d'un emplâtre sur le donjon ébranlé du duc d'Aquitaine.

Mais Chaban sait que la reconquête de Bordeaux passe par Paris. Il le fait de façon foudroyante, en mars 1978, quand il présente sa candidature à la présidence

---

de l'Assemblée nationale. Il part contre son « ami » Edgar Faure et sans le soutien de Jacques Chirac, patron du RPR. A cette époque, quand les journalistes parisiens pensent encore à Chaban, c'est pour demander à leurs collègues bordelais s'il est encore vivant ou s'il bouge encore.

Chaban stupéfié en reprenant le perchoir, ce lieu d'où il a tant aimé regarder la France et Bordeaux.

C'est de là qu'en 1981 il organise la défense de Santé navale. Sa ville redécouvre qu'il fut général. Et il se croit encore un jeune homme lorsqu'il repart à l'assaut de sa mairie en 1983 et du Conseil régional en 1985. Il le dit alors : « Je ne me suis jamais aussi bien porté. Je n'ai jamais eu autant de moyens à mettre à la disposition de Bordeaux. » Et il dit volontiers qu'il ne voit qu'une façon de limiter l'âge et les mandats des politiques : le suffrage universel.



# *Des cités et des arbres*

*PAR PIERRE CHERRUAU (27/06/1995)*

**Il n'y a qu'une chose que Jacques Chaban-Delmas n'a jamais cessé de faire, du premier au dernier jour : planter des arbres. Pas mal pour un Parisien !**

Quand le jeune Chaban-Delmas, mi-inspecteur des finances, mi-général, au fond ni l'un ni l'autre, se lance en politique, il n'a sûrement pas l'ambition de devenir maire de cette ville. Il se voit plutôt parlementaire avec un pied en Gironde et la tête à Paris. En 1947, après le triomphe de la liste qu'il conduit, il propose de laisser le fauteuil de marre à l'un de ses colistiers. Sans doute eut-il été terriblement déçu si l'un d'eux avait accepté. Car Chaban est déjà « mordu ». Il a touché à une matière concrète, dure, riche et attachante. Pas seulement le pouvoir, mais un autre monde, dans la vraie dimension de la politique : la cité.

« J'ai compris que c'était un chantier par le nombre des chantiers que j'ai eu à ouvrir », dit aujourd'hui Chaban. « Rappelez-vous qu'au début du siècle, Bordeaux était démunie de tout réseau d'égouts. Il y avait pour franchir la Garonne un seul pont, dont la chaussée était large de 9 mètres. J'étais à la fois imbu du respect du patrimoine et des traditions, avide de progrès et de modernité. Alors, il a été im-

---

portant pour moi de tourner aussi les Bordelais vers l'avenir. De retrouver quelque chose de l'esprit de conquête du Bordeaux d'il y a quelques siècles. »

## DES URGENCES

« Certaines choses parurent naturelles, comme allant d'elles-mêmes. Cela le paraît encore davantage aujourd'hui. A vrai dire, ce n'était pas le cas. Je pense à des quartiers comme La Benaugue ou le Grand-Parc. Aussi au quartier du Lac. Méridadeck a été plus difficile à faire admettre car il s'agissait d'une véritable révolution culturelle. »

Les urgences sont nombreuses en 1947. La Benaugue, Claveau, la cité Carreire ont permis de faire face aux besoins immédiats. Aujourd'hui, La Benaugue paraît posée là de toute éternité et aurait sans doute la réputation d'un paisible quartier résidentiel si l'on n'y avait adjoint, en 1974, en bordure de rocade, quelques autres immeubles pour encore d'autres urgences. Qu'ont dit les habitants de La Benaugue, en 1988, quand on leur a proposé un agrandissement de la cité ? Ils ont protesté énergiquement, car il fallait couper quelques arbres trentenaires.

Petite cité d'urgence, construite elle aussi sur des marais à bécasses, la cité Carreire est un village d'échoppes lovées autour d'une pièce d'eau et d'un terrain de jeu. Elle avait été conçue pour durer vingt ans. Finalement, il n'est plus question de démolition. Sa réhabilitation commence à la demande de ses habitants. Pas mal pour du provisoire.

---

Il y a eu une constante dans les chantiers de Chaban : « Depuis les Romains et les Gallo-Romains, Bordeaux s'est constitué en asséchant et en maîtrisant des marais. J'ai pris ma part dans cet assèchement historique, constate-t-il. J'ai suivi la trace de mes lointains prédécesseurs. Je crois que cette continuité a eu son efficacité. » C'est en voyant les marais de Bordeaux-Nord qu'il a eu l'intuition de ce qu'il voulait faire. Les terrains furent achetés presque clandestinement, les projets tenus secrets le plus longtemps possible. Les réactions des chasseurs de gibier d'eau étaient à craindre. Le quartier du Lac n'est pas encore terminé. Quel héritage pour les successeurs !

Il a fallu trente ans pour « faire Mériadeck ». Sa réalisation passait par celle du Grand-Parc. Il est aujourd'hui devenu un gros bourg dans lequel bon nombre des 20 000 habitants sont là depuis l'origine, ou les enfants des premiers occupants. La cité des Aubiers est passée tout près de la catastrophe. Rappelez-vous, la cité de la peur, la cour des Miracles et le symbole de l'erreur architecturale absolue. Cette dalle qu'il a fallu casser. Le chantier de réhabilitation a pris le milieu des années 80. Aujourd'hui, il y fait bien meilleur vivre.

Un sauvetage que Chaban trouve symptomatique de la méthode employée partout : « Au fur et à mesure que nous avançons dans la réalisation d'un projet, il fallait se rapprocher du terrain, des réalités. Non seulement des réalités matérielles mais des réalités humaines. Engager des consultations, préparer des concertations. Ainsi, nous rapprochions notre action de la meilleure ligne d'utilité publique pour aboutir finalement à des solutions qui étaient les miennes, mais que je partageais avec un nombre important d'intéressés. »

---

Mais le plus spectaculaire de la méthode Chaban réside sans doute dans ce qu'il a toujours commencé par planter des arbres. Du premier au dernier jour. Voilà pourquoi La Benaige est une cité humaine. Pourquoi Mériadeck n'est pas la Part-Dieu ou le Mirail. Pourquoi le Lac n'est pas un simple plan d'eau comme il en existe dans toutes les villes de France.

Aujourd'hui, Mirène, 24 ans, étudiante en urbanisme, ne peut plus retrouver « son » arbre, celui qu'elle avait planté il y a près de vingt ans avec les enfants des écoles. Il est devenu forêt. Et l'on ne peut pas se défendre d'être un peu chabaniste quand on voit un couple de huppes ou un héron pourpre à dix minutes de la Victoire.

Les derniers arbres ont été plantés il y a quelques mois, toujours à la Bastide. Il est difficile de ne pas y voir un cache-misère pour le « projet des deux rives ». On peut le pardonner. Des arbres, c'est toujours un signe d'espoir !

# *L'homme qui a lancé des ponts*

*PAR PIERRE CHERRUAU (28/06/1995)*



Qui se souvient encore du Bordeaux d'avant les ponts, avec l'avenue Thiers, ses passages à niveau et l'étroit pont de pierre ? Bordeaux était incontournable et inaccessible.

---

Bien avant que les grandes pérégrinations estivales ne soient à la mode, le pont de pierre était totalement insuffisant. Il constituait l'un des goulets d'étranglement les plus célèbres de France. Il était en tout cas indigne d'une ville de cette importance. Il fut question de le détruire pour le remplacer par un ouvrage de plus grande importance. Mais durant les travaux, un ouvrage provisoire devait permettre le franchissement de la Garonne.

Quelques personnes de bon sens firent alors remarquer que ce provisoire coûterait presque aussi cher que du définitif. L'Etat, consulté, accepte de financer un deuxième ouvrage bordelais pour une somme équivalente à celle qui eût été nécessaire pour le pont de pierre. Aux collectivités locales d'apporter le reste. Cette décision fut prise au cours d'un déjeuner en l'hôtel de Lassay, Chaban était alors président de l'Assemblée nationale, avec Robert Buron, ministre des transports, et Valéry Giscard d'Estaing, ministre des finances. Cela explique peut être que, malgré ce qui arriva sept ans plus tard, les deux hommes n'aient jamais rompu les ponts.

## **BORDEAUX GAGNE UNE ROCADE**

Les Bordelais reculent devant les frais de fonctionnement d'un tunnel. Un pont rigide ne permet pas d'obtenir les 50 mètres nécessaires au passage des grands bateaux. Il n'est donc pas question de franchir le fleuve dans l'axe du cours du Médoc ou de la Martinique, comme beaucoup l'auraient souhaité. Il faut donc édifier un pont suspendu plus au nord. Lormont y perd une belle couronne de forêt et y gagne l'entretien de la moitié de l'éclairage du pont. Une charge bien lourde

---

pour cette petite commune; elle ne sera pas sans conséquence sur la vie de la Communauté urbaine : dans les années 70, Chaban abandonne le train pour l'avion. Les mauvaises langues diront même, à certains moments, qu'il ne connaît plus, de Bordeaux, que les lampadaires du pont d'Aquitaine dont il peut surveiller l'éclairage à chaque aller-retour. Longtemps, le côté Lormont brilla par son extinction et il en résultait des incidents de frontière.

A noter aussi que les Bordelais ne parlent au début que du « grand pont ». Il mettra bien deux ou trois ans à devenir pont d'Aquitaine. Un passage qui n'est pas sans relation avec la montée en puissance des institutions régionales. Bordeaux y gagne surtout une rocade. Elle avancera beaucoup plus rapidement sur la rive gauche que sur la rive droite. Elus et habitants y trouveront une raison supplémentaire de nourrir leur fameux complexe de frustration par rapport à l'autre rive. Si Chaban a connu un échec en matière de pont, c'est bien de celui-là qu'il s'agit. Il n'a jamais réussi à briser la barrière psychologique qui sépare les deux rives.

Il faudra quand même vingt-cinq ans pour achever cette rocade. Le pont d'Arcins, inauguré en décembre 1993 par François Mitterrand, en constitue le dernier maillon. Le pont d'Aquitaine, souvent qualifié de « gadget à Chaban », n'a pas seulement rempli honnêtement sa fonction de viaduc. Il a permis le développement de Bordeaux-Nord, zones industrielles et commerciales comprises. Il a mis la rive droite à quelques minutes des usines de la rive gauche, et notamment de Ford. Tout le monde espère des retombées aussi importantes avec le pont d'Arcins si l'on en juge par la belle guerre picrocholine qu'il a déclenchée autour des terrains de Tartifume, à Bègles.

---

## ON EN DISCUTE ENCORE DANS LES SALONS

Le pont Saint-Jean est décidé et réalisé en un peu plus de deux ans, grâce à l'entregent de Chaban et à ses bonnes relations avec Roger Frey, ministre de l'intérieur, après une série d'embouteillages catastrophiques. Il est même inauguré avant le pont d'Aquitaine, mis en chantier beaucoup plus tôt. Mais on dansera sur le pont Saint-Jean pour sa mise en service. Une énorme fête, tant les Bordelais souffraient de l'asphyxie. Puis il est entré dans le strict anonymat de la routine de ce qu'il est convenu d'appeler un « pont urbain » tandis que son voisin de l'aval, le pont de pierre, continuait d'occuper la vedette.

En effet, le pont de pierre, après avoir été symbole de retard, voire de paralysie, s'élargit et devient la preuve de ce que l'on a su conserver de la splendeur passée, de la volonté de cette ville de marcher vers l'avenir tout en exaltant son passé, l'un des thèmes favoris de Chaban. Ce pont de carte postale n'est pas seulement un axe vital. Qui ne l'a emprunté au petit matin et au soleil couchant n'a aucune idée de la beauté de cette ville. Preuve qu'il est toujours au cœur de l'imaginaire collectif, on discute encore dans les salons du fait de savoir — la chose est d'importance — qui de Nicole Schyller ou de Micheline Chaban-Delmas a choisi les lampadaires et la peinture.

Le pont de pierre rappelle aussi, pour qui sait regarder, l'échec principal de Jacques Chaban-Delmas dans son art à construire les ponts : il n'a jamais réussi à vraiment réunir les deux rives. La preuve, il y a encore des piétons. Ceux-là sont les



---

gens très pauvres de la rive droite qui n'ont d'autre ressource que de passer à pied pour aller travailler sur la rive gauche. Si l'on enlève les automobilistes et les touristes, le pont de pierre est le pont des pauvres.

# *Métro, boulot, Bordeaux*

*PAR PIERRE CHERRUAU (29/06/1995)*



---

**Ça a toujours coincé, côté transports. S'il n'y avait eu que les ponts, l'affaire était simple. En tout cas pour Chaban. Le reste a patiné.**

La première grande décision de Jacques Chaban-Delmas en matière de transport remonte à 1958. Ce jour-là, Bordeaux renonce solennellement à son tramway. Et pour bien marquer qu'elle a décidé d'entrer dans la modernité, le voyage de la dernière rame donne lieu à un véritable enterrement style New Orléans avec orchestre de jazz. Toutes les personnalités et des milliers de personnes participent à la cérémonie. Chaban conduit le deuil de ce tramway en service depuis cinquante-six ans. Place à l'automobile.

Elle va régner en maîtresse absolue dans cette agglomération très vaste pour une densité de population très faible. Chaban, Bordeaux et la Communauté urbaine ne cessent d'être confrontés à ce problème. Assainissement tardif et hors de prix ? La superficie, monsieur ! L'eau plus chère ? La superficie, vous dis-je ! Bordeaux a mal à sa superficie. « Que sont-ils venus faire dans ce marais ? », a dû se demander cent fois Chaban, à chaque problème de robinet ou d'égout trop petit. Il n'en a pas été autrement pour les transports publics ou privés qui organisent la vie de la cité.

## **QUELQUES UNES DES GRANDES FAIBLESSES**

Le tramway de Bordeaux aurait bien pu servir cent ans de plus s'il avait pu se faufiler plus facilement dans les rues étroites du centre-ville. On l'aimait bien de la

---

gare à la Victoire, sur les quais, mais quelle galère dès qu'il fallait emprunter la rue Vital-Carles ! A l'époque, l'automobile s'imposait comme une évidence au point de faire passer les transports en commun, en l'occurrence les autobus qui ont remplacé le tram, comme une solution marginale et provisoire. A terme, l'auto, symbole de liberté, de progrès et de démocratie, serait, croyait-on, l'unique moyen de locomotion. C'était à la ville de s'adapter à elle.

Bordeaux, comme beaucoup d'autres villes, a sans doute énormément souffert de ce que les gens chargés de régler ces questions de transport, de stationnement et de circulation, étaient précisément ceux qui n'étaient jamais confrontés aux difficultés concrètes. C'est une grande erreur des maires que de ne pas se colleter davantage aux embarras vulgaires du stationnement et de la circulation.

Là sont apparues quelques-unes des grandes faiblesses du gouvernement de Bordeaux. Des structures de décision trop lourdes, trop lentes, et à la réflexion souvent alimentées davantage par des lobbys que par de véritables études. Les tiraillements entre Bordeaux et les communes de la périphérie n'ont jamais été aussi forts que sur le dossier transport.

Pour les villes de la Communauté, Bordeaux était trop gourmande, voulait les parkings pour elle seule, négligeait les communes et les cités éloignées. Etait obsédée par la desserte des commerces de son centre-ville quand les autres communes avaient aussi des centres actifs à défendre. Le dossier de la solidarité ne fut nulle part aussi ardu que pour les transports.

---

A Bordeaux même, l'équation boulot-dodo a-t-elle réellement été prise en compte ? Bordeaux la négociante a sans doute pensé beaucoup plus aux commerces du centre et à sa zone de chalandise, sans doute pas assez au confort que peut procurer un transport collectif bien organisé. Les étudiants du campus, les habitants des Aubiers ou du Grand-Parc peuvent en témoigner tous les jours.

## **IL A SORTI UN MÉTRO DE SON CHAPEAU**

Toujours est-il que la ville et l'agglomération se sont organisées en fonction de l'automobile. Il a parfois fallu la repousser un peu, la tenir gentiment à distance. La mise en place des rues piétonnes illustre bien les difficultés de cette époque et la manière de gouverner de Chaban.

Il sait imposer en douceur des innovations assez révolutionnaires. Le passage des rues Sainte-Catherine et Porte-Dijeaux en rues piétonnes en est une(1). Mais il a du mal à résister à l'amicale pression de certains lobbys bien introduits à la mairie. Chaban sait imposer en douceur mais il ne sait pas dire non. Certains groupes de commerçants du centre, par exemple, n'ont-ils pas pesé un peu trop lourd sur la vie de la cité ? Il n'est pas interdit de se poser la question. A quoi sert-il, par exemple, de mettre en place un système de régulation électronique de la circulation si on laisse, sur certains axes essentiels, des voitures stationner en double ou triple file devant certain pâtissier ou certain fleuriste ?

Mais il a bien fallu qu'un jour Chaban se rende à l'évidence : Bordeaux ne pouvait se résoudre à n'être qu'un parking. Avec quelques années de retard, il a re-

---

joint les autres métropoles dans la recherche d'un nouvel outil de transport en commun. Une démarche entamée en même temps à Toulouse et Bordeaux. Achievée là-bas. A reprendre ici. Cela s'est fait curieusement. Un jour, Chaban a sorti un métro de son chapeau. Pourquoi celui-là ? C'était le plus chic. Il ne passait ni par la gare ni par le campus ? On allait arranger ça. Lancé en juillet 1986, le projet devait avancer de façon chaotique, d'extensions en recours devant le tribunal administratif, pour s'arrêter totalement le 21 juillet 1994, au Conseil de la Communauté urbaine.

Les conseillers communautaires auraient-ils eu le courage de faire de la peine à Chaban si « Sud-Ouest » ne les avait un peu aidés, la veille, en publiant le contenu de deux rapports confidentiels et alarmants sur les conséquences financières du projet ? Pas sûr. En revanche, cet échec est le seul regret non dissimulé de Jacques Chaban-Delmas, au moment de quitter sa mairie et la présidence de la Communauté urbaine.

*(1) En septembre 1976 pour la première tranche.*

# *Cet homme a du cœur*

*PAR PIERRE CHERRUAU (30/06/1995)*



---

**On a tout dit, y compris le pire, sur l'action sociale à Bordeaux. Chaban avait pourtant de sacrés beaux réflexes.**

Il a toujours été entendu, à la mairie de Bordeaux, que les affaires de cœur ne se discutent pas. Elles passaient toujours avant les autres. Chaban a souvent raconté comment il avait été horrifié par la misère et la solitude des personnes âgées, le spectacle du banquet annuel que la mairie offrait aux vieillards. Ils s'y pressaient par centaines pour leur seul bon et vrai repas de l'année.

De ce constat est née la première novation bordelaise en matière sociale : la création des foyers-restaurants. La presse et ses adversaires politiques n'y ont souvent vu que manœuvres électoralistes. Chaban voulait faire de Bordeaux un asile de vieillards. Simone Noailles, son adjointe chargée des affaires sociales, emmenait les gens voter par cars entiers.

Tous ceux qui ont vu fonctionner le système de près peuvent s'inscrire en faux. Chaban fondait toujours devant la misère des autres. Savait réagir avec une rapidité foudroyante quand elle se présentait. Il se foutait littéralement de la couleur politique des gens. La misère n'a pas de parti. Et on peut dire aujourd'hui que Simone Noailles fut sans doute son plus mauvais agent électoral.

**« AH, C'EST SIMONE! »**

Cette dernière fut recrutée dans l'équipe Chaban en 1963, à l'occasion d'un « coup de gueule » contre l'équipe municipale qui avait dépossédé de son local l'As-



---

sociation des jeunes de La Bastide dont elle était la présidente. Elle n'avait pas accepté cela d'un homme qui avait proclamé « priorité à la jeunesse ». Elle ne lui avait pas envoyé dire. « Je recevrai cette jeune fille », avait laissé tomber Chaban.

Devait commencer pour Gilbert Leroi, secrétaire général et directeur de cabinet, un cauchemar qui allait durer trente ans : Simone Noailles fut la femme la plus puissante du Palais-Rohan. C'est bien la preuve de la priorité que Chaban accordait au social. La seule dont on ne discutait pas les ordres. La seule qui pouvait rentrer n'importe quand dans le bureau du maire. On avait peur des colères de Simone. Adjoints, préfets et hauts fonctionnaires qui se sont confrontés à elle, ont toujours perdu dans les arbitrages de Chaban, même si celui-ci ne les désavouait pas officiellement. On craignait ses initiatives. Certaines se sont avérées désastreuses sur le plan électoral. Mais quand Chaban disait : « Ah, c'est Simone ! », il n'y avait plus rien à discuter.

Il vaut mieux éviter de parler d'elle du côté de Bordeaux-Nord et de Bacalan où le programme de sédentarisation des gitans n'a pas fait que des heureux. Il n'empêche que si toutes les communes de la Communauté urbaine avaient suivi l'exemple de Bordeaux (et de Villenave-d'Omon), le problème aurait sans doute été beaucoup moins difficile à régler. Tout le monde n'a pas eu le courage politique d'affronter l'impopularité. Là-dessus, Chaban n'a jamais balancé. Les rapatriés d'Algérie ont aussi trouvé chez lui un accueil sur lequel beaucoup d'autres villes de France auraient pu prendre exemple.

---

## CŒUR TENDRE

Le saviez-vous, que ce dur de la Résistance, cette lame trempée dans l'eau glacée de la politique, avait le cœur tendre à l'extrême ? Beaucoup de petits malins l'avaient compris, qui contournaient le filtre et la censure de Gilbert Leroi. Ils allaient glisser leur lettre directement dans la boîte de son domicile de la rue Emile-Fourcand. C'était bien souvent le seul moyen d'être reçu et entendu, car Leroi menait une garde farouche. Chaban, tout au moins avant sa maladie, répondait toujours personnellement à ce courrier-là. Tard le soir et tôt le matin, sur le petit bureau où il n'y avait qu'un seul objet, la pendule qui lui avait été offerte par le chancelier Adenauer. Certaines de ces lettres lui faisaient monter les larmes aux yeux. Souvent, il faisait ouvrir sa cassette personnelle par Gilbert Leroi, ordonnait une audience ou exigeait une solution. « Vous vous rendez compte, Gilbert, ils m'ont écrit chez moi ! »

Pour Simone Noailles, cette attention portée aux personnes âgées était avant tout pour lui un devoir incontournable, une obligation sacrée. Par exemple, il n'a jamais manqué le tour des foyers à Noël. « Même premier ministre, il a continué. Avec toujours un mot gentil. Mais là, je me suis rendu compte que ce n'était plus tout à fait comme avant Il avait tendance à répéter toujours les mêmes mots. Je ne me suis pas gênée, je le lui ai dit. Alors, il s'est tourné vers sa femme pour lui dire : "Tu te rends compte, je ne suis plus bon à rien !" »

Il en va de l'action sociale comme de la charité, cela se pratique avec discrétion. Aussi, peut-être, n'a-t-on pas vu suffisamment combien à Bordeaux il était

---

fréquent d'avoir une longueur d'avance. Invention bordelaise, le comité de prévention de la délinquance est un outil unique en France. Dès le début des années 80, Bordeaux a senti la montée de l'exclusion et mis en place des dispositifs d'urgence qui, dès le premier jour, se sont occupés de 500 personnes alors qu'on en attendait une centaine.

Quand, en 1985, Coluche lance ses Restos du cœur, Chaban est le premier homme politique à répondre oui et à agir. Il le fait sans ostentation. Ce n'est pas un coup de pub qu'il a cherché. Seulement l'efficacité. « Coluche nous offre sa popularité. Profitons-en, d'autant plus qu'il fait cela sans arrière-pensée ni vue carriériste », dit Chaban. « Ce type est un mec bien », répond Coluche.

# *Il a tant aimé le sport*

*PAR PIERRE CHERRUAU (01/07/1995)*



**Le sport a été son meilleur passeport pour la vie et pour la ville.**

---

Le sport lui a ouvert toutes les portes. Celle de la vie parce que l'adolescent maladif a su se forger un corps et comprendre l'importance qu'il y avait à l'entretenir. Les antennes sportives de Bordeaux-Lac et beaucoup d'autres installations doivent sans doute beaucoup à cette expérience personnelle, à sa volonté de la faire partager.

Là trouve aussi son origine l'attention constante apportée par Chaban aux clubs de la ville, aux grands comme aux petits. Et le soin extrême qu'il a voulu mettre à l'entretien des « locomotives », qu'il s'agisse des Girondins, du SBUC ou du BEC. L'une d'elle fut peut-être un peu trop bichonnée au point d'en oublier la surveillance des rails. Bordeaux a beaucoup regretté cet incident de fin de course.

Le sport lui a aussi ouvert toutes les portes de la ville. Le tennis, celles des Lawton, des Jauffret, de Primrose et de la bonne société. Le rugby, celles des Moga, des Capucins et du Bordeaux populaire. Dans cette ville, la bonne société ne voyait peut-être pas d'un très bon œil son maire pratiquer ce qu'elle considérait comme un sport de voyou joué par des voyous et non par des gentlemen. Primrose compensait les champs de radis.

Mais il ne faudrait pas voir dans cette approche sportive un calcul politicien. Pour Chaban, le monde du sport était sa famille naturelle, le champ clos de l'amitié, de la camaraderie, du respect mutuel et de l'égalité par l'effort. Il aimait l'ambiance des interclubs, en mai à Primrose. Tout autant les troisièmes mi-temps « chez Marraine », cours de l'Yser. Ses amis d'alors disent tous la même chose : il était dans la vie comme sur le stade ou le court.

---

## LA FIDÉLITÉ AU TOUR DE FRANCE

Bordeaux et le cyclisme ont toujours fait bon ménage. Entre 1947 et 1995, le Tour de France a fait quarante-six fois étape sur les bords de la Garonne, un record pour les villes de province. Quand la classique existait encore, le maire manquait rarement le départ de Bordeaux-Paris. Les six records du monde de l'heure battus depuis l'ouverture du Stadium en 1989 s'inscrivent dans cette tradition. Chaban et Jacques Goddet, l'ancien directeur de « l'Equipe », avaient pour habitude de dîner ensemble chaque soir d'étape à Bordeaux ; « C'est là qu'on concluait le principe d'un retour l'année suivante, rappelle l'ex-patron du Tour. Il a été malheureux, il y a quatre ans, quand le Tour n'est pas venu en Gironde. Nous nous sommes connus dans différents milieux issus de la Résistance. Nous nous voyions aussi bien à Roland-Garros qu'au Tournoi des Cinq-Nations. Il reste un ami fidèle. »

Une chronique acerbe parue dans « l'Equipe Magazine » en pleine affaire des Girondins, intitulée « Dehors ! », mit toutefois Jacques Goddet en porte-à-faux : « J'ai beaucoup regretté ce papier et je l'ai fait savoir. » Autre amitié dans le monde du cyclisme, celle des frères Lapébie. Dix ans après sa victoire dans le Tour de France, Roger demeurait une grande figure du sport bordelais quand il fit la connaissance de Chaban : « J'étais commerçant en cycles cours Victor-Hugo. Il m'avait invité à sa première réunion de campagne pour la mairie. Il voulait me prendre sur sa liste, avec les frères Moga, à condition que je m'investisse à 100 %. Avec mon métier, ce n'était pas possible. Sur le plan politique, on en est resté là. »

---

Guy se souvient qu'en 1952, alors qu'il venait d'acheter la grande brasserie du cours Clemenceau, il avait rencontré Chaban avec le pilote Jean Behra à l'occasion du Grand Prix auto de Bordeaux, qui se disputait sur les quais. Le maire lui avait proposé de diriger le vélodrome du Parc de Lescure et l'avait invité avec son frère à l'hôtel de Lassay : « Je garde un souvenir très vif de cette réception. Mais ce qui m'a le plus marqué de la part de Chaban, c'est sa présence aux obsèques de mon fils Serge. Il me tenait la main. Des gestes comme ceux-là ne s'oublient pas. »

# *La Nouvelle Société*



17 novembre 1969

---

# *Chaban Delmas et le discours de la « Nouvelle Société »*

*PAR JF DUPEYRON*

**Le gouvernement obtient très largement la confiance de l'Assemblée nationale.**

C'était, hier, à l'Assemblée nationale, l'ouverture de la session extraordinaire, essentiellement consacrée à apporter à l'action de redressement entreprise par le gouvernement l'appui et le soutien du Parlement. Dès l'ouverture de cette session, devant un hémicycle et des tribunes abondamment garnis, le premier ministre s'est adressé aux députés, et à travers eux à la nation, pour leur exposer la philosophie du plan de redressement et annoncer les mesures qui doivent amorcer la nécessaire transformation de la société française.

Cette philosophie, qui rend un son nouveau. M. Jacques Chaban-Delmas l'a développée avec beaucoup de talent et de fermeté, avec habileté aussi. Il y a dans cette déclaration, qui tranche sur les habituels exercices oratoires de ce genre, l'évi-



---

dente volonté de rompre avec le passé — avec les vingt dernières années, précise le premier ministre — et de construire l'avenir. Il y a dans ce discours solidement construit la prise de conscience des retards accumulés par notre pays, la détermination de prendre à bras le corps le problème France et de lui apporter une solution.

Mais, en même temps, il y a dans les propos de M. Chaban-Delmas une réserve implicite : encore faut-il, pour mener à bien tout ce que le gouvernement se propose de faire, pour réformer tout ce qui doit l'être, que le pouvoir parvienne à briser les vieilles habitudes ancrées dans la mentalité des Français, ainsi que toutes les résistances que rencontrent traditionnellement dans ce pays ceux qui prétendent en modifier le visage. M. Chaban-Delmas a eu à ce sujet une formule particulièrement heureuse : « Nous ne parvenons pas, a-t-il dit, à accomplir des réformes autrement qu'en faisant semblant de faire des révolutions; la société française n'est pas encore parvenue à évoluer autrement que par crises majeures. » Faire évoluer la société française à froid, tel est l'ambitieux objectif que s'est assigné le premier ministre.

## **CONTINUITÉ ET CHANGEMENT**

Après avoir mis le nom du général De Gaulle en exergue de sa déclaration, M. Chaban-Delmas se place sous le signe de la continuité et du changement, car « il serait illusoire d'affirmer une continuité pleine d'exigences, si nous ne dotions pas la France des moyens de réaliser nos raisonnables ambitions ».

Le premier ministre se livre à une analyse pénétrante et à la critique approfondie de notre société. De cette « société bloquée il retient trois éléments essen-

---

tiels : la fragilité de notre économie, le fonctionnement souvent défectueux de l'État, l'archaïsme et le conservatisme de nos structures sociales.

C'est la faiblesse de notre base industrielle qui handicape tout notre développement économique.

Nous avons des appétits de consommation qui sont ceux d'une société très développée sans posséder la base industrielle d'une telle société. D'où la tendance permanente chez nous à l'inflation.

Le premier ministre dénonce avec énergie les inconvénients d'un « État tentaculaire et inefficace ». Il n'est presque aucune profession, il n'est aucune catégorie sociale qui n'ait depuis vingt-cinq ans, réclamé ou exigé de lui protection, subventions, détaxation ou réglementation.

S'agit-il des collectivités locales ? Elles étouffent sous le poids de la tutelle. S'agit-il des subventions ? La majeure part va, non à des activités d'avenir, mais au soutien d'activités non rentables. En matière sociale, leur distribution est dominée par une conception étroitement juridique de l'égalité qui aboutit à l'inégalité. Quant à l'archaïsme de nos structures sociales, nous sommes encore, observe M. Chaban-Delmas, un pays de castes. « La conséquence de cet état de choses est que chaque catégorie sociale ou professionnelle, ou plutôt leurs représentants, faute de se sentir assez assurés pour pouvoir négocier directement de façon responsable, se réfugient dans la revendication vis-à-vis de l'État, en la compliquant souvent d'une



---

surenchère plus ou moins voilée. A un dialogue social véritable, se substitue ainsi trop souvent un appel à la providence de l'État, qui ne fait que renforcer encore son emprise sur la vie collective, tout en faisant peser un poids trop lourd sur l'économie tout entière.

Après ce tableau « volontairement brossé en couleurs sombres », le premier ministre affirme avec force la volonté du gouvernement tout entier d'entreprendre de grands changements. Mais il ne se fait pas d'illusions : il rencontrera des difficultés, car « il y a un conservateur en chacun de nous et ceci est vrai dans chacune des tendances de l'opinion, y compris celles qui se réclament de la révolution ».

Après avoir depuis vingt ans retardé les échéances et les mutations, la France s'est trouvée obligée de les affronter toutes à la fois.

Et pourtant nous devons aujourd'hui nous engager à fond dans la voie du changement. La conquête d'un avenir meilleur est à ce prix.

## **PROSPÈRE, JEUNE, GÉNÉREUSE ET LIBÉRÉE**

M. Chaban-Delmas définit la société nouvelle qu'il appelle de ses vœux : elle doit être prospère, jeune, généreuse et libérée. Il s'agit de transformer la vie quotidienne de chacun et de reprendre l'habitude de la fraternité en remplaçant mépris et indifférence par compréhension et respect. La préparation du VI<sup>e</sup> Plan va fournir l'occasion de ces transformations profondes, mais dès à présent, un certain nombre de mesures vont amorcer les orientations nouvelles.

---

Et le premier ministre analyse ces mesures. Elles tendent notamment à une meilleure formation et une meilleure information du citoyen. Dans cet ordre d'idées, M. Chaban-Delmas paraît tout particulièrement soucieux d'assurer la liberté d'information, l'objectivité et la contradiction à l'O.R.T.F.

En ce qui concerne la redéfinition du rôle de l'État, le premier ministre est également décidé à aller fort loin dans le changement : aux collectivités locales, aux universités, aux entreprises nationalisées il veut donner ou restituer une autonomie véritable et une responsabilité effective.

Cette volonté de transformation se traduira également par la rationalisation des choix budgétaires : dans les deux ans qui viennent, un « budget fonctionnel » sera présenté au Parlement. Plus de doubles emplois, plus de missions inutiles. Cette remise en cause des fonctions et de l'organisation de l'État nous permettra de réaliser des économies à la fois réelles et définitives. Et M. Chaban-Delmas renouvelle sa promesse de contenir la progression des dépenses budgétaires à un taux inférieur à celui de la croissance de la production nationale.

Le troisième grand objectif du gouvernement, c'est l'amélioration de la compétitivité de l'économie. Le premier ministre énumère les mesures qui iront dans le sens pour assurer le développement en matière agricole et industrielle.

La dernière préoccupation du gouvernement, c'est le rajeunissement de nos structures sociales. Il implique la transformation des relations professionnelles, la

---

revalorisation de la condition ouvrière et la redéfinition de la solidarité. Incontestablement, dans le domaine économique et social. M. Chaban-Delmas a laissé prévoir des mesures révolutionnaires. Toute cette partie de son discours —d'un discours que n'aurait pas désavoué M. Mendès-France— n'a pas provoqué l'enthousiasme de la majorité.

## **SI CHACUN REFUSAIT LES RÈGLES ÉLÉMENTAIRES**

Celle-ci par contre, a fait une vibrante ovation au chef du gouvernement lorsque M. Chaban-Delmas, après avoir rappelé que le gouvernement est plus que jamais partisan de la « concertation permanente », a déclaré, en pesant gravement ses mots : « Dans ces conditions, pourquoi, avant d'avoir épuisé les possibilités normales de discussion, pourquoi ces arrêts brusques de travail, insupportables pour les usagers et dommageables pour le progrès des entreprises, c'est-à-dire l'intérêt même de leurs agents ? »

« Je vous le demande que deviendrait notre pays si chacun refusait les règles élémentaires sans lesquelles il ne peut exister ni démocratie ni paix civile ? Ainsi, par exemple, le gouvernement ne tolérera pas que soit porté atteinte à des services d'intérêt général, telles les perceptions et les caisses mutuelles, alors que là aussi le dialogue a été offert et largement pratiqué. Tant qu'il s'agit de revendications professionnelles, le gouvernement l'a dit, et il le prouve, qu'il est bien celui de la concertation et du progrès. »

« Mais si, par contre, il s'agit pour certains de prendre appui sur ces revendications pour contester et menacer les autorités démocratiquement élues, alors le gou-

---

vernement légitime, le gouvernement de la République, saura prouver qu'il est là pour défendre la nation contre toute aventure.

Donc, accueil plutôt réservé pour la partie « libérale » et « progressiste » de la déclaration et chaleureuse approbation en ce qui concerne la référence —au demeurant fort légitime— à l'autorité de l'État. Y a-t-il là pour le premier ministre, le présage d'une certaine résistance à l'égard de sa volonté de changement ?

## **LES PORTE-PAROLLES DES GROUPES**

Un orateur de groupe va maintenant prendre la parole durant chacun trente minutes : M. Boulloche pour la F.G.D.S.; M. Charbonnel pour l'U.D.R.; M. Paquet pour les républicains indépendants; M. Ballanger pour les communistes; M. Poudeyigne pour le P.D.M.

D'autres orateurs devaient intervenir en séance de nuit pour expliquer leur vote. Car —il faut en féliciter le premier ministre— ce débat sera sanctionné par un scrutin public.

M. Boulloche reproche au gouvernement de ne pas avoir, avant de solliciter ce vote de confiance, dressé le bilan de la situation. Pour lui, la dévaluation est un constat d'échec et le plan de redressement n'est qu'un plan de déflation banal et sans envergure.

Les perspectives ouvertes sur une nouvelle société n'inspirent que scepticisme à l'orateur socialiste, qui doute que le gouvernement veuille vraiment s'engager dans



---

la voie des grandes réformes de structure. « En fait, conclut-il, le gouvernement se prépare à perdre la bataille de la reconstruction économique et sociale de la France. »

M. Charbonnel félicite le premier ministre d'avoir le courage de dire la vérité au pays. Pour le porte-parole du groupe gaulliste, la responsable de la situation actuelle, c'est, évidemment, la IV<sup>e</sup> République. L'orateur se fait vigoureusement applaudir sur les bancs U.D.R. et soulève les vives protestations du groupe communiste en dénonçant « les insolences de ceux qui osent opposer le pays réel au pays légal ».

M. Paquet estime que les équilibres fondamentaux s'étaient détériorés bien avant les événements de mai 1968. Il avait averti le gouvernement. Aujourd'hui, il l'approuve de s'engager dans la voie des réformes profondes et notamment de mettre au premier plan de ses préoccupations l'industrialisation du pays. L'opposition critique le gouvernement, c'est son droit, mais que propose-t-elle? Que les responsables syndicaux viennent donc à la télévision rencontrer M. Giscard d'Estaing et exposer leurs thèses !

M. Ballanger constate qu'on est loin des déclarations orgueilleuses des dirigeants gaullistes de ces dernières années. Il appelle les travailleurs à s'unir pour mettre fin au régime du grand capital et instituer une véritable démocratie.

M. Poudevigne félicite le gouvernement d'ouvrir le dialogue avec le Parlement. Il approuve sa volonté de réformes profondes. Tant qu'il travaillera dans le sens défini par le premier ministre, ses amis et lui l'approuveront.

---

## D'OÙ VIENT L'INSPIRATION

Au début de la séance de nuit, M. Chaban-Delmas répond aux différents orateurs. Il est ainsi ramené à rappeler que le gouvernement a voulu proportionner les efforts aux possibilités de chacun. Le premier ministre conteste la notion de dépense de prestige : il ne supprimera pas un seul franc nécessaire à la défense nationale, mais il ne lui consacrerait pas un seul franc inutile.

En terminant, le premier ministre rappelle que s'il est l'homme du changement il est aussi l'homme de la continuité. Lorsque je parle, dit-il, de la France c'est de son avenir et de la nouvelle société, il n'y a pas besoin de chercher très loin pour savoir d'où vient l'inspiration, Et il conclut sur un appel à l'Assemblée pour qu'elle lui ouvre par sa confiance les chemins de l'action.

Les longs applaudissements qui saluent cette péroraison indiquent, s'il en était besoin, que cette confiance lui sera très largement accordée.

## M. MITTERRAND : "JE DOUTE DE VOTRE SUCCÈS"

Cette confiance, ni les communistes, ni la F.G.D.S. ne la porteront au gouvernement.

« La politique que vous condamnez aujourd'hui , dit M. François Mitterrand au premier ministre , c'est celle que vous avez toujours approuvée, la société que vous critiquez, c'est la vôtre, je ne doute pas de votre sincérité, mais quand je regarde votre majorité , je doute de votre succès. »

---

Le porte-parole de la F.G.D.S. résume en ces termes, la stratégie politique du gouvernement actuel: « Nous ferons demain à condition de ne rien faire aujourd'hui. Ceux qui nous gouvernent depuis onze ans ne peuvent plus échapper à leurs responsabilités. Votre bilan, c'est la dévaluation. Croyez-vous qu'il nous soit possible d'imaginer que vous réussissiez ? Les travailleurs n'ont pas confiance en vous. »

Voix U.D.R. : « Et en vous ? »

M. Mitterrand : « En vous refusant notre confiance, nous rendrons possible et crédible une majorité nouvelle. »

Par contre, M. Christian Bonnet (R.I.), Marc Jacquet (U.D.R.) et Claudius-Petit (P.D.M.) apportent au gouvernement le soutien de leur groupe respectif. Dans l'explication de vote de M. Claudius-Petit on trouve quelques vagues relents de ce qui fut jusqu'à juin dernier l'opposition des centristes.

Pour lui, l'indépendance de la France repose, dit-il, non sur la possession de sous-marins atomiques, mais sur l'augmentation du produit national.

## **LE SCRUTIN DE CONFIANCE**

Le débat s'achève sur un scrutin public à la tribune. Le gouvernement obtient très largement la confiance de l'Assemblée : 369 voix contre 85 sur 462 votants. (Il y a eu 8 abstentions volontaires.)

---

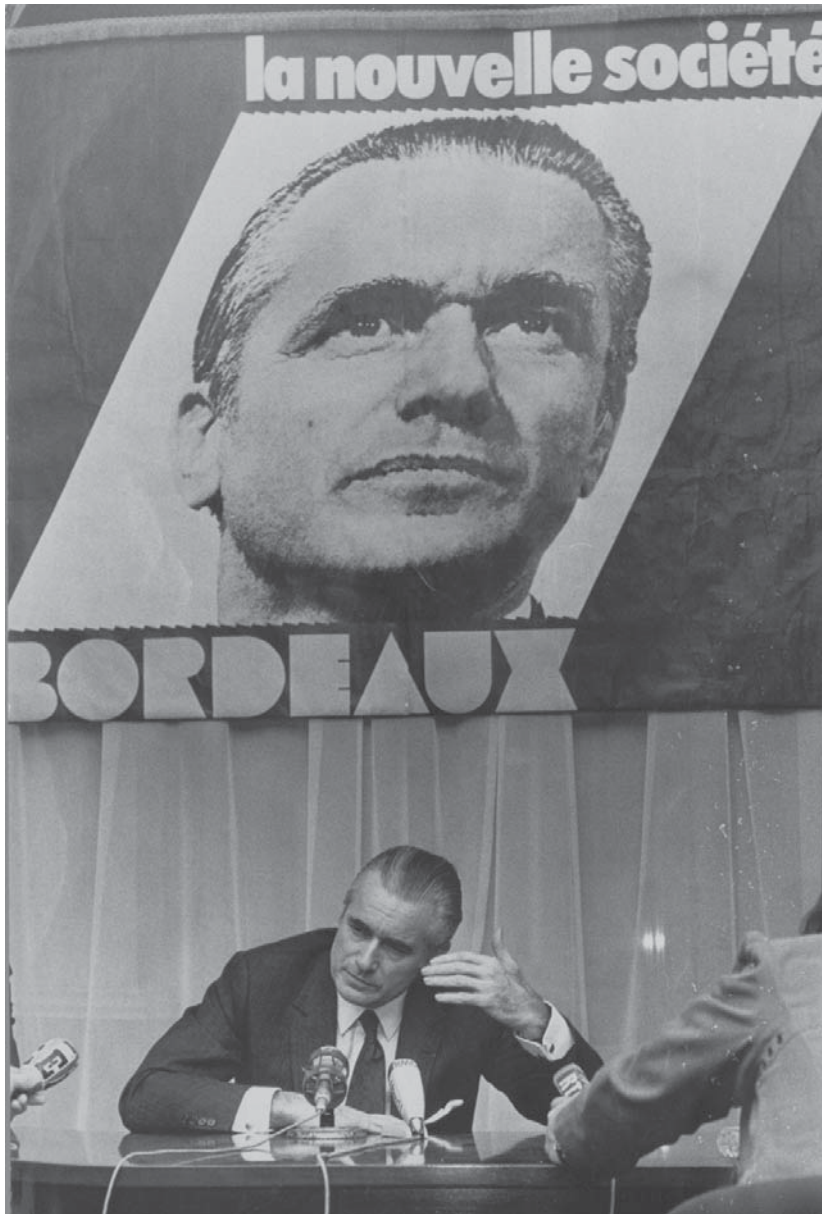
Voici donc ouverts, sur le plan parlementaire, les « chemins de l'action ».

Reste maintenant à libérer ces chemins de tous les obstacles qu'y accumulent les mécontentements populaires.

17 novembre 1969

---

*« Nouvelle Société » :  
les principaux points du  
programme gouvernemental*



**Voici les principaux points du programme d'action gouvernemental exposé, hier, par M. Chaban-Delmas devant l'Assemblée nationale.**

- Dans les entreprises nationales de nouvelles procédures de détermination des salaires seront étudiées en liaison avec les syndicats et seront appliquées dès l'année 1970.

---

- Pour les entreprises publiques, il s'agit d'en faire de vraies entreprises, en leur restituant la maîtrise de leurs décisions, ce qui implique que la responsabilité de leurs dirigeants soit effectivement sanctionnée.

- O.R.T.F. : Des textes préciseront dans les prochaines semaines l'autonomie financière de l'Office. Seront créées deux unités autonomes d'information correspondant aux deux chaînes existantes. Les modalités et les temps d'antenne vont être définis pour que puissent s'exprimer régulièrement toutes les formations politiques et les organisations socio-professionnelles nationales.

## **COMPÉTITIVITÉ NATIONALE**

- Les ressources budgétaires en faveur de la formation professionnelle seront majorées de 20 %, à partir de 1970.
- Des dispositions particulières seront mises en œuvre en vue du recyclage et de l'emploi des travailleurs de plus de 50 ans qui constituent près de 50% des chômeurs qui subsistent.
- Trois cents kilomètres d'autoroute, au moins, seront mis en chantier en 1970 et la progression des investissements consacrés au téléphone dépassera 40% l'année prochaine. Ainsi, le trafic sera plus que doublé en 1973.
- La politique de libération par anticipation du contingent sera poursuivie pour la fraction suivante- Le Parlement sera saisi à sa session de printemps 1970 d'un projet de loi ramenant la durée du service militaire à douze mois.

## **DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL**

- Il faut hisser au niveau mondial quelques groupes puissants et promouvoir au niveau national le plus possible d'entreprises moyennes dynamiques. Les mécan-

---

ismes de financement et de restructuration seront complétés et même transformés par la création de l'Institut de développement industriel, organisme léger destiné à prendre des participations temporaires en fonds propres et qui ne sera ni une banque d'État, ni un hospice pour entreprises menacées. Le gouvernement définira avec les professions des objectifs d'exportation par branches, qui seront inclus dans les contrats de programme. Pour associer pleinement les cadres au succès des sociétés et les y intéresser, les dispositions législatives nécessaires vous seront proposées en vue de leur permettre d'acquérir des actions de leur entreprise, selon des mécanismes comparables à celui des stock-options employés dans les pays, anglo-saxons.

## **LE RAJEUNISSEMENT DES STRUCTURES SOCIALES**

Il implique :

- La transformation des relations professionnelles.
- La revalorisation de la condition ouvrière. Une redéfinition de la solidarité.

Afin de transformer les relations professionnelles, le gouvernement propose tout d'abord au patronat et aux syndicats de coopérer avec l'État pour les tâches d'intérêt commun.

- En second lieu, afin de moderniser et de rendre plus efficaces les accords collectifs entre le patronat et les syndicats, le gouvernement se propose d'étudier, avec les intéressés, la rénovation du cadre et des modalités des conventions collectives.

- Par ailleurs, le gouvernement veillera à l'application de la législation sur la section syndicale et mettra en place des chambres sociales auprès des tribunaux de grande instance pour le règlement des conflits collectifs.



---

## LOGEMENT

- Notre politique visera d'abord à faire baisser fortement les coûts, notamment par l'augmentation de l'offre de terrains à bâtir, par le regroupement et la rénovation des professions liées au bâtiment, et par une mise en concurrence plus active des producteurs.

- Les bases financières de notre développement seront elles-mêmes affermies, notamment par l'égalisation des conditions de concurrence entre les divers établissements financiers et les divers circuits de collecte de l'épargne.

## AGRICULTURE

- Favoriser le développement d'une agriculture de compétition capable de supporter toutes les charges d'une activité industrielle normale; Favoriser (pour l'agriculture de caractère social) une politique de transfert passant plus par l'aide aux personnes que par le soutien des produits;

- Défendre à Bruxelles un infléchissement de la politique commune dans le sens d'une profonde réorientation des productions excédentaires vers les productions déficitaires.

## REVALORISATION DE LA CONDITION OUVRIÈRE

- La mensualisation sera étudiée par quatre personnalités qui indiqueront « les conditions primordiales de la réussite ».

- Une étude d'ensemble sera menée, dans la préparation du Vie Plan, sur une réduction de la durée hebdomadaire du travail (de préférence à un nouvel allongement des congés annuels) à la condition de ne pas porter atteinte à la production.

---

- Le gouvernement s'attachera, par priorité, à la revalorisation des bas salaires, d'une part : adoption concertée d'un nouveau régime pour le S.M.I.C. D'autre part : un programme pluriannuel en faveur des petites catégories de la fonction publique.

- Des mesures nouvelles interviendront en faveur des handicapés et des inadaptés. Le minimum vieillesse sera sensiblement revalorisé.

- L'aménagement de l'impôt sur le revenu sera poursuivi en fonction de trois orientations principales : meilleure connaissance des revenus réels, unification des bases et des conditions d'imposition, nouveau mode de compensation des charges familiales, compte tenu des possibilités de chaque famille.

- Dès 1970, sera mise en œuvre une réforme de l'allocation de salaire unique. Celle-ci sera sensiblement augmentée pour les familles aux revenus modestes, mais sera réduite à due concurrence pour les familles plus aisées et même supprimée « pour celles qui n'en ont que faire ».

## **ENSEIGNEMENT**

- L'année universitaire 1969-1970 verra la mise en place de nouvelles universités et l'application du principe d'autonomie. L'information scolaire et universitaire sera développée au profit des enseignants, des parents, des élèves et des étudiants.

- Le gouvernement multipliera la possibilité d'insertion professionnelle des jeunes.

# *La « Nouvelle Société », 40 ans plus tard*

*PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-MARIE SIMEON*

**Professeur d'histoire contemporaine à Bordeaux 3 évoque la Nouvelle société à l'occasion d'un colloque organisé à Paris.**

**Vous intervenez dans ce colloque pour expliquer la genèse de ce discours sur la Nouvelle société. Quelle est-elle ?**

Ce discours est le fruit d'une série de sources diverses. Il y a d'abord le modèle américain qui avait une bonne image avec son volet démocrate, ouvert, avec le discours de Kennedy sur la nouvelle frontière, la grande société de Johnson, le New Deal de Roosevelt.

Ensuite, la présence de Simon Nora révèle l'influence des idées du club Jean-Moulin qui avait étudié dans les années 60 la rénovation de la société. On retrouve aussi les idées du sociologue Michel Crozier. Sa formule célèbre sur la société bloquée est d'ailleurs reprise par Chaban dès le début de son discours. Le dernier facteur d'inspiration est bien sûr Chaban lui-même, qui s'est toujours positionné du côté des gaullistes sociaux les plus ouverts sur le plan social, politique...

---

Il s'est appuyé aussi sur l'exemple bordelais. Il ne faut pas oublier que Chaban à l'époque est une des rares figures à être un grand notable local avec l'expérience de gestion d'une ville. Il y a Deferre à Marseille, il y avait eu Herriot à Lyon et c'est tout. Et puis Chaban, dans les années 60, avait réuni plusieurs têtes pensantes, qui se rencontraient régulièrement à l'hôtel de Lassay dans une belle cogitation. À l'été 69, un an après Mai-68, une partie de ces hommes se retrouvent et concoctent ce discours, avec la griffe Chaban qu'il ne faut surtout pas négliger.

### **Comment résonne aujourd'hui ce discours ? Est-il toujours moderne ?**

La formule « Nouvelle société » était une belle formule. Elle pouvait être porteuse de plein de choses. Si elle a gardé un certain écho, c'est parce que finalement, nombre de réalités dénoncées n'ont pas beaucoup changé : les archaïsmes, le poids de la hiérarchie, certaines fragilités de l'économie... Après, dans ce qu'il préconise, certaines de ces idées ont été appliquées, d'autres ont vieilli, beaucoup sont intemporelles.

### **Par exemple ?**

Une part de ses idées ont été mises en œuvre jusqu'en 1972, quand il était à Matignon, comme la formation professionnelle, la mensualisation des salaires, la revalorisation de l'enseignement professionnel, le début timide de la régionalisation. Après, cela ne s'est pas arrêté net.

Certains, qui travaillaient avec Chaban, ont continué avec Messmer et Giscard. Des réformes sociales importantes sous Giscard s'inscrivent dans la continuité. Et

---

d'autres ont été reprises par la gauche en 81, notamment pour moderniser les relations sociales, libéraliser l'ORTF.

### **Qu'est-ce qu'il en reste aujourd'hui ? L'image de modernité, mais encore ?**

Oui, la modernité, mais aussi l'image d'ouverture, du changement. Quand les politiques veulent donner de l'espoir aux électeurs - il suffit de prendre l'exemple récent d'Obama - il leur faut une dimension visionnaire. Quand Balladur dénonce un discours creux, il y a une pointe de mépris. Il y a toujours eu deux clans chez les gaullistes : les gaullistes de l'ordre et ceux du mouvement. Chaban était dans le mouvement. Son discours stimule, responsabilise. Sans être idéologue. Chez Chaban, c'était une vraie conviction, pas un gadget de communication. Il était sincère. Il y croyait vraiment.

### **Comment ce discours a-t-il été reçu à Bordeaux ?**

Il n'y a pas eu de réaction spécifique. Mais les Bordelais étaient forcément plutôt enthousiastes. La nomination de Chaban à Matignon avait provoqué une véritable euphorie. C'était la première fois que Bordeaux avait un maire Premier ministre. Les Bordelais se sont sentis flattés.

### **Bordeaux était-il vraiment un laboratoire ? Et en quoi ?**

Un peu oui. Même si, je crois, cela s'est plutôt développé après son départ de Matignon. Je pense moins aux questions d'urbanisme qu'à la politique sociale, à la politique contractuelle dans la gestion de Bordeaux. Ce qu'il a fait sur le plan politique avec les socialistes pour gérer l'agglomération, il l'a appliqué avec un certain

---

bonheur et un certain succès dans ses négociations avec les syndicats au niveau de la mairie, du gaz, etc. Les Bordelais, qui ont vécu cette période, ont gardé cette image du Chaban social.

**Alain Juppé sera présent au colloque. Chaban l'inspire-t-il ?**

Non. Il est entré en politique à l'extrême fin de Chaban. Il a fait sa carrière dans l'entourage de Chirac dont les relations avec Chaban n'étaient pas au top. Au niveau bordelais, il a été adoubé, mais il a voulu légitimement donner sa marque, son impulsion, ne pas mettre ses pas dans les pas de Chaban.

*Micheline, la famille,  
Paris et la vie  
après la politique*

16 décembre 1973

---

*Micheline Chaban-Delmas :  
« Mon problème sera  
de préserver notre couple  
et nos enfants »*

*INTERVIEW DE COLETTE DEMAN*



**Epouse d'un homme politique... comment peut-on rester femme ?**



---

C'est elle qui ouvre la porte. Un sourire, une lueur inquiète dans le regard.

— Vous savez, je suis une femme toute simple, comme les autres. Vous croyez vraiment que mon interview va intéresser vos lecteurs ?

**Mais être la femme de Jacques Chaban-Delmas ne vous oblige donc pas à vous comporter de façon un peu différente ? Qu'est-ce que cela représente au juste pour vous ?**

— J'ai toujours considéré que j'étais la femme de Jacques Chaban-Delmas, de l'homme, et non celle du premier ministre Ou du député-maire de Bordeaux. L'homme politique est resté pour moi au second plan. Il est vrai, cependant, qu'étant sa femme, je suis obligée de faire attention à ce que je dis, à certains détails. Il m'arrivait de conduire à toute vitesse, de foncer dans Paris, maintenant je ne le fais plus, parce que je me dis que c'est une façon de donner l'exemple. J'aurais dû, je l'avoue, le faire avant, pour être une bonne citoyenne ! Il faut aussi que je m'habille en fonction des circonstances et non pas seulement selon mon goût ou l'humeur du moment. Cet ensemble-pantalon de jersey bleu — qui est ma tenue préférée — eh bien, j'ai demandé à mon mari s'il ne voyait pas d'inconvénient à ce que je le porte ce soir, pour la photo.

**Vous êtes une épouse très docile ?**

— Très ! En ce sens, je ne suis pas du tout moderne. Mais cette soumission ne coûte pas quand l'on est, comme nous, en accord.

---

## **Avez-vous réussi à maintenir un équilibre satisfaisant entre la vie privée et la vie publique ?**

— Absolument. La vie familiale est pour nous le centre autour duquel tout s'ordonne, à commencer par la vie publique. Mes enfants sont grands. Antoine, le dernier, a 15 ans. Il va en classe; je suis libre pendant ce temps-là. Mon problème est donc, comme pour n'importe quelle femme d'ouvrier, d'ingénieur ou d'un homme de toute autre profession, de préserver le dîner, la soirée familiale.

## **Vous y parveniez, même lorsque vous étiez à Matignon ?**

— De temps en temps, nous avions des obligations. Mais nous parvenions toujours à trouver une compensation. Matignon n'a touché en rien notre vie. Et mon mari est si disponible à mes enfants, à moi-même ! Lorsqu'il était premier ministre, il ne rentrait jamais avant dix heures pour dîner. Il arrivait épuisé. Si un enfant voulait le voir seul, il l'emmenait dans notre chambre et discutait avec lui aussi longtemps qu'il le fallait. On ne dînait qu'après. A aucun moment, je ne l'ai entendu dire : « Ne me parlez plus de rien, je suis fatigué. » Jamais, jamais. C'est fantastique, non ?

## **Quel mari est-il ? Autoritaire ?**

— Il n'est pas autoritaire, mais indépendant. Je ne décide rien sans lui en parler et quand, parfois, il me dit non, je finis par me rendre compte qu'il a raison. Il n'aime pas que je lui dise : « Je ferai ce que tu voudras », il me répond : « Non, tu feras ce que nous aurons décidé ensemble. »

---

### **Est-il exigeant ?**

— Pas assez exigeant. Il est toujours à l'affût de ce qui me fera le plus de plaisir, de la plus grande tendresse, de la vie la meilleure pour moi. Il ne prend aucune décision par rapport à lui mais par rapport aux enfants et à moi.

### **Etes-vous donc très maternelle ?**

— Très, mais pas trop j'espère. Je crois que je suis arrivée à équilibrer mon rôle d'épouse et de mère. Mon mari m'a beaucoup aidée dans ce domaine.

### **Parlez-vous souvent politique avec votre mari ? Vous demande-t-il volontiers conseil sur les problèmes, sur les personnes ?**

— Il y a entre nous un échange permanent. Il me demande ce que je pense et il tient compte de mes réactions, de mes jugements sur les êtres.

### **Vous intéressiez-vous à la politique avant de connaître votre mari ? Aviez-vous déjà des idées semblables aux siennes ?**

— Je ne me suis vraiment intéressée à la politique qu'à partir du moment où j'ai rencontré mon mari. Avant, je me disais surtout qu'il faudrait améliorer plus rapidement le sort des plus déshérités. Pour mes parents, comme pour moi, tout ce qui relevait de la politique était un peu péjoratif. D'un homme politique, quel qu'il soit, nous nous faisons un portrait gris, presque noir.

### **Vous étiez donc très réservée à l'égard de Jacques Chaban- Delmas lorsque vous l'avez rencontré ?**

---

— Oui, mais cela m'a permis de mieux apprécier à quel point il était, lui, merveilleux et différent, totalement libre à l'égard de tout et de tous.

**Quel a été votre rôle à Matignon ? Quel souvenir en avez-vous gardé ?**

— A Matignon, je n'ai joué aucun rôle particulier. Mon mari me parlait, comme d'habitude, de son action, de ses préoccupations. Quant à l'organisation de la « maison », elle marche automatiquement, on n'a vraiment à intervenir que pour des détails.

**Avez-vous appris quelque chose ?**

— J'ai dû apprendre une foule de choses que je ne connaissais pas et dont il s'est avéré qu'elles m'ennuyaient plutôt. Mais, il faut le faire, et ce n'est pas très difficile. En revanche, j'ai découvert ce qu'étaient véritablement les hommes politiques, la vie politique.

**Quels sont, dans ce domaine, les problèmes qui vous intéressent le plus ?**

— La prévention médicale et sociale. Pour moi, la priorité des priorités, c'est la prévention. Dans tous les domaines. Pour les femmes enceintes comme pour les délinquants. Car, par la prévention, par la mise en place de structures dans lesquelles l'individu peut s'épanouir, on peut résoudre presque tous les problèmes.

**Que pensez-vous de la condition des femmes en France ? La trouvez-vous satisfaisante ?**

— Je ne suis pas sensible aux revendications du M.L.F., à ses méthodes, si vous préférez. En revanche, je pense qu'il y a encore beaucoup à faire pour que toutes

---

les femmes aient une vie décente ou plan matériel comme au plan moral. C'est la base de tout. A Bordeaux, en ce moment, j'essaie d'aider à développer une politique active de contraception. Mon mari a mis plus d'un an à faire paraître le décret de la loi Neuwirth; il fait en sorte qu'il soit appliqué à Bordeaux le plus largement possible. Il faudrait qu'il en aille de même pour tout le reste de la France, et cela d'autant plus qu'il s'agit moins d'obtenir des crédits que de réunir des bonnes volontés jusque-là éparpillées. C'est le développement de la contraception — Qui devrait être remboursée par la Sécurité sociale — qui permettra de diminuer vraiment le nombre des avortements. Ce qui n'empêche pas que la loi de 1920 soit aujourd'hui tout à fait dépassée.

**Vous sentez-vous plus à droite ou plus à gauche que votre mari ?**

— Je suis entièrement d'accord avec lui sur tous les problèmes. Simplement, j'ai l'impression qu'il ne va à leur solution que trop lentement. Et cette réaction provient autant de mon manque de formation politique que de mon caractère, de ma nature. Très souvent, mon mari me dit en riant : « Tu es ma petite révoltée, tu ne comprends pas. » Je me rends bien compte que si l'on voulait aller plus vite, on détruirait un équilibre qui est déjà d'une complexité et d'une précarité inouïes. Et, pourtant, je voudrais que les réformes soient réalisées plus rapidement. Je me dis qu'il y aurait sans doute des chocs en retour mais que, dans le fond, ce serait mieux. Je crois aussi que, si l'on expliquait bien aux Français pourquoi on fait telle chose, pourquoi on va dans telle direction, quel secteur précis bénéficiera des sacrifices consentis dans tel autre, je crois que les Français suivraient volontiers et que bien des difficultés seraient aplanies.

---

**S'il vous était possible d'accomplir immédiatement une réforme importante, laquelle choisiriez-vous ?**

— Une réforme profonde du système de l'éducation, de la politique familiale, associée à une intensification de la prévention dans tous les domaines.

**Est-il arrivé que vos points de vue diffèrent et que votre avis l'emporte pour une grande décision ?**

— Il est très rare que nous ne pensions pas de la même façon. Il est arrivé que mon mari tienne compte de mes arguments et n'ait pas à le regretter. Mais pour les décisions importantes qui concernent son action, je me refuse à même tenter de l'influencer. En revanche, quand un certain nombre de détails ne me paraissent pas en harmonie avec le reste de sa personnalité, je le lui dis.

**Par exemple ?**

— Je lui ai demandé de supprimer dans son vocabulaire certains mots que je détestais. Et puis mon mari, qui comprend très vite ce qu'on attend de lui, avait tendance à ne pas s'arrêter aux êtres parce qu'il était déjà plus loin. Je lui ai fait remarquer que les autres ne vont pas toujours aussi vite que lui, qu'il lui faut regarder la personne à qui il parle, écouter sa réponse au lieu de commencer une phrase avec l'un, la continuer avec un deuxième interlocuteur et la terminer avec un troisième. Je pense qu'il vaut mieux que mon mari ait trois ou quatre vrais contacts dans une grande réunion plutôt que vingt passages éclairs auprès d'êtres qui ne sont pas sûrs que c'est bien à eux que l'on a parlé. Mon mari était pris dans un tel tourbillon qu'il ne s'en rendait pas compte. Je lui ai demandé de s'arrêter aux

---

êtres. D'ouvrir le plus largement possible notre vie familiale. Et cette entente élargie l'a beaucoup aidé dans ses rapports avec les autres. Je lui ai demandé à apprendre à s'arrêter aussi pour lui, pour faire silence, pour retrouver un calme profond. Car, si vous voulez donner quelque chose, encore faut-il avoir quelque chose à apporter.

**La période qui a suivi son départ de Matignon n'a-t-elle pas été, malgré tout, difficile ?**

— Je me suis posé la question, je ne le crois pas. Cela s'est produit pendant les vacances d'été, il n'avait pas pris de vacances depuis qu'il était premier ministre, il a donc pu se reposer, se retrouver. Et la maison était pleine d'enfants. D'autre part, il adore la vie; il a une faculté d'adaptation extraordinaire, il n'est jamais « tiré » par le passé mais, au contraire, toujours projeté en avant.

**On dit souvent que les hommes politiques ne sont guère sensibles aux critiques, même violentes, qui font, en quelque sorte, partie du jeu. Comment réagissez-vous aux attaques lancées contre Jacques Chaban-Delmas ?**

— Très mal. Je suis absolument folle de rage, je trouve que c'est malhonnête, abominable, et qu'il y a mieux à faire que de se déchirer. Lui me ramène au calme, il poursuit sa route avec philosophie, il sait qu'il est dans la bonne voie, cela n'altère en rien sa volonté de poursuivre, de servir.

**Quelle est la plus grande qualité, le plus grand défaut de votre mari ?**

— Son plus grave défaut... J'allais vous dire que je ne lui en trouve pas ... Si, il

---

est trop gentil, il n'aime pas dire non, ce qui le conduit parfois, lorsqu'il le dit, à le faire de manière brutale. Sa plus belle qualité, c'est son amour des autres, sa « disponibilité », sa volonté de faire quelque chose pour les hommes, de leur communiquer son élan, sa joie de vivre. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'amitié compte tant pour lui.

**Dans votre situation, n'est-il pas difficile d'être assurée de la sincérité de ses amis ?**

— Oh ! Vous savez, des amis dans la vie, on en a très, très peu. Et l'expérience de Matignon a été merveilleuse. Avant, pendant, après... Notre départ a déblayé le terrain d'une façon extraordinaire et il m'a permis de confirmer toutes mes intuitions. Aussi nos amis sont-ils de vrais amis, ceux que nous aurions eus si mon mari avait été n'importe quoi d'autre.

**Comment s'est passé votre premier contact avec Bordeaux, avec les Bordelais ?**

— J'étais, au départ, très prévenue contre eux. On me disait : « Vous allez être complètement isolée, rejetée, vous allez être une sorte de bête curieuse. » Cela me terrifiait ! Je suis arrivée à Bordeaux à la fois très inquiète et pleine de courage, en me disant : « Il faut que je plonge et que j'en sorte. » Mon mari m'a aidée d'une façon fantastique. Les Bordelais m'ont réservé un accueil chaleureux et parfois même touchant ! Ça s'est très bien passé. A Paris, je suis plus libre ; à Bordeaux, je suis en plein travail, surtout depuis que j'ai commencé, par le quartier Saint-Pierre, à découvrir les vrais problèmes de Bordeaux et des Bordelais.



---

### **Votre vie bordelaise doit comporter de nombreuses contraintes officielles ?**

— Non, pas vraiment. Et puis, les êtres me passionnent et j'ai toujours le sentiment, même dans une manifestation officielle qui peut paraître très ennuyeuse, qu'il y a toujours un moment où j'apprends quelque chose, où un échange se fait avec quelqu'un d'autre et m'enrichit. Non, je n'ai pas encore perdu cet intérêt, car enthousiasme.

### **Vous occupez-vous beaucoup de votre maison ?**

— Le temps nécessaire pour que tout marche bien, pas davantage. Je fais souvent mon marché moi-même. J'aime arranger les bouquets de fleurs; je mets des plantes partout. Mais je ne veux pas que cette activité empiète sur le reste de ma vie qui me paraît plus important.

### **Surveillez-vous de près la gestion de votre budget ?**

— Naturellement, de près, et je dépense le plus raisonnablement possible. Nous menons, d'ailleurs, une vie très simple et même stricte. Je m'habille en prêt-à-porter et je trouve ça parfait.

### **Comment occupez-vous vos loisirs ?**

— J'adore le cinéma, les expositions de peinture, la lecture, le sport. J'aime beaucoup écouter de la musique avec mon mari, l'entendre me réciter des poèmes — Victor Hugo, Baudelaire — me reposer avec lui au Pays Basque. Cela compte beaucoup pour nous, le contact avec la nature, les promenades dans les fougères, les couchers de soleil sur la digue de Socoa.

---

### **Avez-vous des problèmes avec vos enfants ?**

— Disons que ce sont eux qui ont des moments difficiles. Mais nous en parlons tous ensemble, c'est la concertation permanente et mon mari m'aide beaucoup. Il y a une telle qualité humaine chez lui que mes enfants l'ont tout de suite adopté.

### **Lorsque vous songez à l'avenir, comment le voyez-vous ?**

— Mon problème essentiel sera toujours de préserver notre couple et nos enfants, et l'ouverture de mon mari sur les autres. Quoi qu'il arrive. Selon que mon mari sera député-maire de Bordeaux, ou autre chose, ou plus rien du tout, le problème se révélera plus ou moins compliqué. Peu importe. Je suis disponible, c'est tout. Comme lui.



---

**Que fait donc le maire de Bordeaux lorsqu'il quitte sa ville, tous les lundis, le soir venu? Nous l'avons suivi dans l'une de ses journées parisiennes.**

La voiture sombre escalade les trottoirs, contourne les embouteillages, consent tout juste à piler au rouge. «Vas-y Jo! Bravo Jo ! Dépasse-moi ça, Jo ! » Tony Tuszynski, rebaptisé Jo, le policier attaché depuis quinze ans à la garde de Jacques Chaban-Delmas, fonce vers le pont de la Concorde dont les abords sont encombrés par les préparatifs de la fête indienne. Quand il stoppe, une minute avant 11 heures, devant le 286, boulevard Saint-Germain, bureau parisien de Chaban (1), le passager descend, ravi : «Je me suis bien reposé! Un vrai plaisir d'écouler de la musique en voiture...»

Le président revient du Bois où, pendant deux heures et demie, il n'a pas entendu le chant des oiseaux tant il mettait ses muscles à rude épreuve. C'est ainsi depuis quarante ans. Dès 7 heures du matin, le mercredi, il se fait déposer devant l'entrée du Racing-Club de France. En ce début de juin, l'allée déjà fréquentée par d'autres matinaux sent l'ambre solaire et la rose trémière. Un homme de haute taille, cheveux blanc, attend Jacques Chaban-Delmas. C'est René Frassinelli, autrefois entraîneur de Michel Jazy. Ce professionnel sait tout faire : développer une capacité thoracique, éviter le tassement qui guette les sexagénaires, endurcir les pectoraux, assouplir des genoux de 70 ans qui doivent, comme à 20, prendre d'assaut les escaliers. Deux fois par semaine, depuis 1945, le maire de Bordeaux se remet donc entre ses mains après un lever à 6 heures et un jambon-œuf avalé dans

---

son appartement du XVI<sup>e</sup>. Une discipline qui lui fait refuser tous les dîners en ville. «Sauf trois fois par an, à l'invitation de François Mitterrand. »

### **Comme à Matignon**

Le footing dans le parc, effectué l'hiver dernier même sous moins 17 degrés, se termine invariablement près du «Chalet des guides», sur une table de massage. Pas pour la détente, non. C'est l'heure des tractions et contorsions auxquelles l'élève se soumet, transpirant à peine, la coiffure toujours lissée. Au milieu d'une série d'abdominaux ou de «plats mains, jambes tendues», il lâche : «Bonjour, Madame!» vers une jolie passante en jupette ou bien dit, avec son accent aux aigus acérés par l'effort : «Ça n'a l'air de rien, ça, mes enfants mais il faut quand même le faire ! »

Pierre Charron, chargé des relations publiques, rit sous cape : «Quand il était à l'hôtel de Lassay (2), il obligeait ses collaborateurs deux fois par semaine, avant 9 heures du matin, à courir avec lui, autour du parc de la présidence. Je détestais ça! Moi, j'étais plutôt d'accord avec Pompidou qui disait : «Les gros rassurent. »

Pierre Charron, 35 ans, fait partie de ces jeunes gens en costumes trois-pièces, fondateur de l'Union des jeunes pour le progrès, qui, tous les mercredis, à 11 heures, s'assoient autour de Chaban, dans le bureau du boulevard Saint-Germain, pour une réunion à huis clos. Ils sont habituellement une quinzaine mais aujourd'hui, tous ne sont pas venus. Leur fidélité n'est pas en cause. Avec Jacques Chaban-Delmas, depuis Matignon, alors qu'ils avaient à peine 20 ans, ils sont restés pendant «la traversée du désert». Mais ils doivent alors assurer ailleurs leur

---

gagne-pain. Pierre Charron, député suppléant de Jacques Baumel à Rueil-Malmaison, est chargé des affaires politiques, est aussi fonctionnaire. « Nous travaillons avec Jacques Chaban-Delmas parce qu'il est le seul à respecter la dimension sociale du message gaulliste, explique Jean-Pierre Grand. Il est efficace et tolérant et nous donne le sentiment que nous sommes ses partenaires, ses amis et non ses employés. Nous avons tous refusé des offres de ministres comme s'il était encore à Matignon. Nous sommes prêts ainsi, pour les charges prochaines qui lui incomberaient. »

Lesquelles ? « Il est ridicule d'annoncer : « Je serai ceci ou cela... » répond l'ex-premier ministre. Simplement, il faut être disponible. Je pensais me retirer de la politique en 1983. J'en ai décidé autrement après une conversation avec le président de la République qui me faisait part de ses projets dont j'ai pensé le plus grand mal. Pour moi, 1988 est donc la prochaine échéance ».

"Ça va mon Jacques ?" Midi et demi. En chantant à tue-tête, « la Vie est belle, belle, belle... », Monsieur le président grimpe vers le septième étage d'un immeuble, rue du Docteur-Blanche. Vers Micheline. Jacques Chaban-Delmas se dit un homme heureux, trouvant à son bonheur mille raisons : sa vie passionnée, sa forme physique, sa chance de résider dans les deux plus belles villes de France... Mais lorsqu'il évoque son épouse, ses yeux pétillent, sa voix vibre jusqu'à l'allégresse. Pas question qu'elle le quitte une semaine pour les États-Unis, rendre visite à sa fille ou convaincre un mécène d'enrichir le C.A.P.C.(3). « La vie est trop courte, je te garde » proteste-t-il. Ainsi, Micheline l'accompagne-t-elle dans ses voyages hebdo-

---

madaïres à Paris, du lundi soir au vendredi matin et l'attend-elle le mercredi au déjeuner. Devant la porte de l'appartement, un jeune homme assis à une table semble réviser ses examens sous le soleil qui entre à flots. « Un autre policier... ».

La porte s'ouvre. Une nuée d'enfants se jette au cou de Chaban. Micheline est derrière eux, bienveillante. De quelques mouvements gracieux, elle ramène Constance, Camille, Thomas and Cie vers une table ronde où ils termineront distraitemment de déjeuner. « Ça va, mon Jacques ? », Jacques rassure, câline, picore avec délectation les joues hâlées de son épouse. À côté d'elle, il déguste sans sourciller du poisson dont il avouera ensuite et seulement parce que son épouse révoque, son peu de goût pour « cette chair qui ne tient pas ». « J'ai tellement faim, après les exercices du matin que je dévorerais mes dossiers... ». La mère de Micheline est là, douce, habillée de soie claire. Arthur, neuf mois, pleure un peu dans son parc; Camille se glisse et manque d'étouffer dans le sac de couchage offert par Jo... « Le mercredi, les petits-enfants se disputent le droit de venir déjeuner avec nous. Il y en a dix-huit, les deux familles confondues. Mais certains sont à Tokyo, d'autres à New York ».

Au mur du grand salon bleu, quelques tableaux contemporains, une immense affiche de film : « La Nuit » d'Antonioni, des lithographies de la série « corrida » de Goya et surtout des photos de famille : visages posés ou groupes rieurs à la plage, à la montagne, sur les courts ou l'herbe d'Ascaïn... et trois portraits de De Gaulle.



---

Au café, sur un canapé blanc, Chaban raconte son déjeuner d'hier avec l'équipe politique de « Libération », montre l'ouvrage que Micheline lui a conseillé de lire, « Montaigne » de Stefan Zweig, critique Raymond Barre «qui prépare délibérément la perte des élections prochaines par la majorité » et se passionne pour Roland-Garros.

D'ailleurs, cet après-midi , il s'échappe de l'Assemblée nationale où il assistait aux hebdomadaires « questions au gouvernement » pour voir des bribes de match à la télé dans la salle du R.P.R. « Rien de passionnant aujourd'hui, dans l'hémicycle ! » jettera-t-il en rentrant boulevard Saint-Germain où l'attend l'ambassadeur du Japon. Dix-sept heures. Mme Chaban-Delmas entre à son tour, mince, élégante dans un tailleur Saint-Laurent. Elle doit accompagner son mari à une cérémonie. Le départ à la retraite de Paul Castaigne, neurologue, doyen de l'hôpital de la Salpêtrière et dernier titulaire de la chaire prestigieuse de Charcot.

Depuis le matin, Chaban se prépare à l'événement. Paul Castaigne, c'est l'ami d'enfance des vacances à l'île d'Oléron. « A son contact, j'ai découvert la joie de travailler pour réussir. C'est aussi chez lui, raconte-t-il, que j'ai éprouvé une grosse déception. A dix-sept ans, j'étais amoureux d'une beauté blonde, plus âgée que moi. Or, chez Paul, j'ai reçu une lettre d'elle, me demandant de jouer un double mixte dans un tournoi. « Si tu ne veux pas, pouet, pouet, c'est tant pis » concluait-elle. Ce « pouet, pouet, c'est tant pis » m'a stupéfait. Elle était donc bête, c'était soudain évident. Ce que me confirma mon ami Paul, qui n'avait pas été aveuglé, lui, par ses cheveux platine... ». Sur les premières marches de la Salpêtrière, une



---

jeune femme accueille le couple, malgré les gouttes orageuses qui s'écrasent sur les pierres. Michèle Beverina est la filleule de Chaban, la fille de « Myrtille », résistante dans le réseau Turma. « Il a accepté d'être mon parrain, alors qu'il ne souhaitait l'être de personne. Ma mère le lui a demandé, mourante, à son retour du camp de Ravensbruck ».

Michèle est psychiatre. Quand elle parle de cet homme qu'elle regrette de voir trop peu, elle l'appelle « parrain » avec des airs de petite fille. L'orage gronde sur la chapelle octogonale de l'hôpital. Les éloges déferlent sur les épaules un peu voûtées et le crâne chauve du professeur honoré par ses pairs. Dans son discours d'adieu, un mot pour Jacques, l'ami. Emu, celui-ci filera très vite, après la cérémonie, libre enfin pour un soir avec son épouse. Trop tard pour aller au cinéma. « Tant mieux, je n'y vais que pour te plaire », assure-t-il. Le long de la Seine, le ciel soudain léger s'effiloche. Les ponts de Paris, lavés par la pluie, défilent, brillants dans le couchant.

« Ne le répétez pas aux Bordelais, mais je serais malheureux si j'avais à choisir entre ce fleuve et notre Garonne... » murmure le président en rentrant au logis.

*(1) Chaban n'est pas le seul à avoir établi un quartier général boulevard Saint-Germain. Il voisine en effet avec Raymond Barre. Michel Rocard et Valéry Giscard d'Estaing.*

*(2) La résidence du président de l'Assemblée nationale.*

*(3) Centre d'art plastique contemporain de Bordeaux.*

27 octobre 1987

---

# *"Je suis un gorille"*

*PROPOS RECUEILLIS PAR GINETTE DE MATHA, CHRISTIAN SEGUIN  
ET JACQUES SYLVAIN*

**Jacques Chaban-Delmas est donc maire de Bordeaux depuis quarante ans. Une bonne occasion pour faire point : le métro, l'aménagement des quais, les Girondins, les municipales de 1989.**

**Est-ce qu'une certaine propension des Bordelais à la nonchalance n'irrite pas, parfois, le maire porté à l'action?**

Vous savez, la nonchalance des Bordelais, c'est couci-couça. Quand on apporte des projets bien charpentés, avec des explications claires, le Bordelais, généralement, réagit bien, travaille vite et bien. Je suis, toutes choses égales par ailleurs, très satisfait de la manière dont les Bordelais, dans leur ensemble, agissent... Faut pas se laisser aller aux légendes.

**Est-ce que des remarques de l'opposition municipale vous ont amené à modifier des projets ?**

Il m'est arrivé, dans un certain nombre de cas, de recueillir de l'opposition des suggestions. Il m'est arrivé, au dernier conseil municipal, de me trouver d'accord à

---

deux ou trois reprises sur des sujets importants avec des collègues de l'opposition. Oui, bien sûr... Vous savez, il faut bien se dire que l'on n'a pas la vérité révélée ou la science infuse et que plus on est nombreux, plus on est intelligent (sourire). Par conséquent, moi, je suis toujours à la recherche de bonnes idées et, si elles viennent de l'opposition, je m'en empare, tout en disant ensuite de qui elles viennent.

**La Communauté urbaine a débattu, vendredi dernier, du métro. En votre absence, car vous avez dû quitter la salle pour clôturer un congrès; il y a eu un clash entre votre majorité et les socialistes.**

On m'a dit cela et j'ai été à la fois surpris et ennuyé. En fait, notre intention n'était pas de faire un clash (sourire), puisque jusqu'à présent le projet, aux différents stades, a été voté à l'unanimité. M. Boissieras, le vice-président délégué à cet effet, est un homme qui a reçu de ma part pour instructions de procéder toujours à la plus grande concertation, et qui le fait avec beaucoup de conscience. Pourquoi un clash ? Il paraît qu'il y a eu des cris, du désordre. Je ne vois pas pourquoi. Vraiment, si l'on n'est pas d'accord, on le constate calmement. Ce n'est pas la peine de donner un spectacle navrant aux citoyens dans les tribunes. Et aux journalistes (sourire)...

**L'un de vos adversaires politiques, vous définit comme un homme de sensibilité de gauche, mais gouvernant avec une majorité de droite. Que pensez-vous de cette définition ?**

Ecoutez, elle ne me choque pas du tout... C'est-à-dire que je gouverne avec une majorité de droite... Il m'est arrivé de gouverner avec une majorité de gauche...

---

Quant à ma sensibilité, elle est tournée vers les êtres... En fait, la nouvelle société que je porte en moi, elle est à la fois de droite et de gauche. Moi je suis, disons, un fidèle au message du général de Gaulle, à ma manière. Et le gaullisme n'est ni de droite ni de gauche.

### **Cette nouvelle société est née à Bordeaux?**

C'est ici que j'en ai ressenti la nécessité. Ça a démarré d'une manière très brutale. Un jour de décembre, peu avant Noël, en 47, j'allais pour la première fois dans un comité de fêtes et de bienfaisance. Il y avait un « repas de vieux », comme on disait à l'époque. Là, tout à coup, j'ai découvert la misère... C'était abominable. Quand on m'a dit : « Les vieux, les voici », tassés sur un banc, le long d'un mur lépreux, j'ai vu des tas de haillons, et j'ai dû m'approcher, et presque toucher, pour vérifier que c'était des êtres humains. J'ai croisé un regard... que je n'oublierai de ma vie, plein de honte. Cette honte m'a envahi à un point que je n'aurais pas cru possible. J'ai quitté précipitamment la pièce et, ne sachant ce qu'était un malaise, parce que je n'en ai jamais eu, je pense que j'ai failli en avoir un, car j'avais vraiment le cœur au bord des lèvres. Dans la voiture, en repartant, tout d'un coup, j'ai compris, comme un voile qui se déchire, que la manière dont j'avais conduit ma vie jusque-là, pour des idéaux, pour la France, pour la Libération, pour Bordeaux, était une manière seconde et qu'il y avait quelque chose de plus important, et qui en fait le sens de la vie, c'était d'être au service des autres, en commençant par les plus malheureux. Cela a été le point de départ de mes réflexions pour une nouvelle société. C'est bien Bordeaux qui m'a éduqué au sens de la vie.

---

### **Allez-vous vous représenter aux municipales en 1989 ?**

Si je suis en bonne condition physique, si je reste un gorille, sûrement. Je suis en train d'ailleurs de penser à ma liste et je vais avoir le pire moment de ma vie municipale. Je vais recueillir, comme chaque fois, plus de 250 volontaires.

### **Est-ce que vous pensez que la Cité mondiale du vin se fera vraiment à Bordeaux, alors que l'on commence à parler de Paris ?**

Non, ce sont deux choses différentes. Elle se fera à Bordeaux. Nous sommes tombés d'accord, le maire de Paris et moi pour que ce qui va se faire à Bercy et la Cité mondiale du vin de Bordeaux soient complémentaires, qu'il n'y ait pas de concurrence, de télescopage. Nous allons d'ailleurs incessamment désigner la personne qui sera chargée, par lui et par moi, d'accorder les violons.

### **Vous semblez satisfait du rôle de promoteurs de la ville que jouent les Girondins ?**

Oh ! oui ! Sur le plan sportif, c'est évident. Tout ce que l'on peut souhaiter c'est que grâce à un renouvellement annuel de joueurs, ils arrivent à se maintenir tout au sommet. Le rôle économique est considérable, leur principal sponsor ne s'y trompe pas. Moi, j'ai proposé à des marques automobiles françaises de s'intéresser aux Girondins. Cela ne les a pas intéressées... Il se trouve que c'est une marque allemande. Mais nous faisons l'Europe... Je m'entretenais récemment avec le directeur d'Opel en Europe qui me disait qu'ils étaient ravis de leur contrat avec les Girondins et que cela leur faisait une propagande considérable. Ce qui est vrai pour Opel est encore plus vrai pour Bordeaux, parce que Bordeaux 6 cols à la une ou 7, toutes les semaines...

---

**Quand le nom de Claude Bez apparaît dans la rubrique judiciaire est-ce que cela vous agace ?**

Ce n'est généralement que peu, peu grave... D'ailleurs, le président Bez qui a un tempérament ardent, généreux -d'ailleurs s'il ne l'avait pas, il ne ferait pas tout ce qu'il fait- , dit lui-même qu'il veut se maîtriser de plus en plus. Je dois dire qu'il y parvient en ce moment très bien. Vous savez, s'il n'y a pas de président Bez, il n'y a pas de Girondins. Ou alors il y a ce qu'il y avait avant, un club sympathique, une équipe naviguant entre la huitième et la seizième place, risquant de temps en temps de descendre en Deuxième division.

**Vous dites qu'il faut rendre les quais aux Bordelais. Cette proposition fait l'unanimité. Comment envisagez-vous de la mettre en pratique ?**

Nous avons déjà réfléchi à tout cela. Il faut que tous ceux qui ont des idées nous les donnent. C'est un grand brassage d'idées, d'opinions, de suggestions. C'est une affaire que nous allons pouvoir engager progressivement.

**Avez-vous désigné un «Monsieur Quai»?**

Non pas encore. Il est possible que je le fasse, mais pour rendre les quais aux Bordelais, il faut disposer des quais, or ce n'est pas encore le cas... Si vous avez des idées, ne manquez pas de me les écrire.

**Vous avez déclaré le 8 octobre à l'entrepôt Lainé que cela faisait trente-cinq ans, que vous ne mangiez pas à votre faim.**

Ça continue !

---

## **Quel est le problème ?**

Le problème c'est que, comme le disait ma nourrice, « ce petit profite avec ». Le problème (sourire) c'est que je fais non pas flèche de tout bois, mais chaire de toute nourriture et que lorsqu'on mesure 1,75 m et que l'on pèse entre 85 et 87 kilos, c'est trop. C'est un combat quotidien. Depuis que j'ai pris 10 kilos un hiver, l'hiver où j'ai cessé de jouer au rugby. Tenez, vous me parlez de manger. Eh bien là, ça commence à être désagréable, j'ai faim. Dans ma voiture, je croque quelques abricots secs, ou bien je vais boire de l'eau de Vichy dans mon bureau. Mais ça ne fait pas tromper la faim longtemps. Je dois faire cela sinon je pèserais 100 kilos, j'aurais déjà eu probablement un infarctus ou une hémorragie cérébrale. Et en tout cas je ne serais pas le type constamment dans les startings-blocks, à la fois intellectuellement et physiquement, et sans arrêt prêt à bondir. Je crois que le type que je suis est un meilleur instrument.

**Vous avez dit aussi à cette soirée que vous aviez un cœur de quinquagénaire.**

J'ai dit exactement que j'étais un « robuste quinquagénaire ». Si bien que me donnant 55 ans, vous voyez que j'ai tout le temps de voir venir. Et, tant que je resterai cette espèce de gorille que je suis, je serai à la disposition des Bordelais et des Français pour toute action utile. Ce qui me passionne c'est l'utilité publique.

**Vous êtes tombé amoureux d'Aliénor d'Aquitaine ?**

C'est-à-dire que c'est une femme prodigieuse, fantastique sur le plan de l'esprit, du caractère, du physique, un caractère indomptable, esprit puissant,

---

physique étonnant. Pensez que passé 80 ans elle chevauchait depuis le Poitou jusqu'à Burgos pour aller chercher une de ses petites-filles pour la marier avec le roi de France...

**Quelle est la principale qualité et le principal défaut de votre secrétaire général ?**

Il a un ensemble de qualités qui en font un précieux coéquipier. Comme défaut ? Qu'a-t-il au fond comme défaut ? Peut-être... aurait-il... quelquefois... peur... de me dire... des choses contraires, alors que moi, au contraire, je dois savoir ce qui ne va pas. Alors, une ou deux fois, je l'ai pris en flagrant délit de ne pas m'avoir dit exactement tout ce qui n'allait pas (sourire). Je l'ai poussé pour l'amener à le dire. Mais vraiment je ne vois pas autre chose à lui reprocher.

**Un jour, une place, une avenue portera votre nom. Si vous aviez la possibilité de choisir...**

Non, non, je ne pense jamais à ces choses-là. Moi, je ne me mets jamais en scène, je ne me regarde pas dans la glace, je ne me dis pas que je suis un type formidable... Cela ne me vient pas à l'esprit. Moi je suis un instrument d'utilité publique et je ne demande qu'à être efficace. Ça, ça me passionne. Et chaque fois que je fais quelque chose d'utile, on n'a pas à me remercier. C'est plutôt moi qui remercierais, parce que c'est mon bonheur. »



# *Micheline Chaban-Delmas, la griffe du Palais-Rohan*

*PAR DOMINIQUE DE LAAGE*

**Moins femme de pouvoir que d'influence, très présente sans jamais être pesante, Micheline Chaban-Delmas a posé sa griffe sur la ville. Portrait et interview d'une femme discrète mais agissante.**

Vingt et un ans après son mariage d'amour avec celui qui était alors le premier ministre du pays, Micheline Chaban-Delmas est devenue une Bordelaise aussi incontournable qu'insaisissable. Cette forte personnalité, dont Chaban lui-même souligne souvent l'importance qu'elle tient dans sa vie et dans ses choix, préfère l'ombre à la lumière. L'ombre des salles obscures — elle est passionnée de cinéma —, l'ombre du bureau sans fenêtres qu'elle occupe deux jours par semaine à la mairie, l'ombre des combats difficiles contre la drogue et le sida.

Passionnée et mesurée à la fois, cette grande bourgeoise a peu à peu adopté la ville, imprimant son style sans ostentation dans les couloirs de l'entrepôt Laine, dans les rues du Vieux Bordeaux, dans une certaine conception de l'architecture et dans la mise en œuvre d'une écoute particulière des problèmes sociaux, très proche



dans ce domaine de l'attitude volontariste de Simone Noailles, qui fut son témoin de mariage.

### **Un bureau à la mairie**

« Je n'ai pas de secrétariat, je ne fais pas partie de l'administration. C'est vrai que j'ai un bureau à la mairie mais il ne m'est pas personnel. Je le partage avec

---

d'autres. La raison en est simple. Notre appartement de la rue Emile-Fourcand n'était pas assez pratique pour recevoir les Bordelais qui le désiraient. Tout cela s'est fait le plus naturellement du monde. Au début, on a commencé de me faire passer des dossiers lorsque je faisais mes courses aux Grands-Hommes », raconte Micheline Chaban-Delmas.

Qu'elle le reconnaisse ou non, elle a pris une place prépondérante au Palais-Rohan. Une présence d'autant plus fondamentale que cette ancienne étudiante en médecine à qui son père avait refusé l'autorisation d'étudier l'architecture, est moins une femme de pouvoir que d'influence.

Une anecdote résume à elle seule le poids de Micheline auprès de son mari et, par voie de conséquence, de la ville entière. Il y a un an et demi, alors que l'affaire des Girondins assombrissait le front de Chaban, apparaissait subitement dans les couloirs du Palais-Rohan une nouvelle chargée de communication nommée Martine Noverraz. D'où venait-elle ? De quelle planète ? Tout simplement de la manche de Micheline. Apprenant que cette ancienne libraire de la rue des Bahutiers (la librairie ésotérique Arcane) avait mis la clé sous la porte, Micheline Chaban-Delmas, cherchant à avoir de ses nouvelles, finissait par la rencontrer.

De la discussion, franche et ouverte, germait l'idée de confier à cette femme un rôle de conseil auprès de son mari. Ce dernier, après avoir constaté les qualités d'analyse, l'acuité du regard et la liberté d'esprit de cette diplômée de Sciences po, l'adoptait immédiatement. Une fois encore, Micheline venait de se livrer à l'une de ses activités favorite : « impulser ».

De la conception du nouveau logo de la Communauté urbaine à la création du centre d'architecture Arc-en-Rêve, la main racée de Micheline est donc très présente, sans jamais donner l'impression de peser.

---

## Le voyage en Egypte

Dans son bureau bordelais, l'épouse de Chaban reçoit tous ceux qui en font la demande. « Nous aimerions associer votre nom et celui de M. Chaban-Delmas au concert que nous organisons prochainement », sont venus lui dire ce lundi matin deux jeunes étudiants très intimidés d'une école de commerce de Bordeaux. La présidente du conseil d'administration du musée Rodin à Paris les accueille avec gentillesse et simplicité, les conseille. Entretemps, Titouan Lamazou lui a passé un coup de fil amical (elle a été la marraine d'« Ecureuil-d'Aquitaine »). Puis l'on vient lui soumettre le plan de table du déjeuner organisé ce matin à la mairie et réunissant tous les partenaires engagés dans la lutte contre le sida à Bordeaux.

Libre de son temps, Micheline Chaban-Dehnas profite de sa vie en toute conscience de la qualité un peu exceptionnelle de son destin. Et tente de rendre la monnaie par sa disponibilité envers des causes comme celles de la prévention de la toxicomanie et du sida. Combats grâce auxquels elle avoue rencontrer beaucoup de profondeur et de qualité humaine.

La jeune épouse pétrifiée des grandes fêtes de Persépolis en 1971 a depuis pris toute la mesure de son rang sans pour autant s'être laissée griser par les hommages et les dorures. « Tous mes mercredis à Paris sont exclusivement consacrés à mes enfants et à mes petits-enfants. Mon mari et moi n'avons aucune vie mondaine. Nous refusons tous les dîners, excepté ceux à l'Élysée qui sont souvent l'occasion de rencontres remarquables. C'est une question de choix. Je ne comprends pas les gens qui laissent leur vie professionnelle prendre le pas sur la famille », confesse-telle en racontant le voyage qu'elle vient de faire à la Toussaint en Egypte, à la ren-

---

contre du mont Sinaï, avec « Aitatxi » (1) et une vingtaine de leurs enfants et petits-enfants. Car le plus étonnant chez les Chaban reste cette grande famille très contemporaine, très « nouvelle société », composée d'enfants de lits séparés, et réunis sur les pentes du Pays Basque.

« Notre grand regret est de ne pas avoir eu d'enfant ensemble. Mais ni mon mari ni moi-même aurions souhaité nous connaître plus jeunes. Nos rapports auraient été trop passionnels. Nous nous sommes croisés au bon moment », conclut-elle.

*(1) Aitatxi signifie grand-père en langue basque. C'est ainsi que ses petits-enfants appellent Jaques Chaban-Delmas.*

# *Les 85 ans de Jacques Chaban-Delmas : "J'ai envie de jouer au tennis"*

*PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE DE LAAGE*

« Ah ! un gâteau basque ! C'est le premier qu'on m'offre pour cet anniversaire ! » Alors qu'il souffle aujourd'hui sur ses quatre vingt-cinq bougies, Jacques Chaban-Delmas apparaît tel qu'on l'a quitté cinq ans auparavant, au moment du passage de témoin à Alain Juppé. Mieux en forme, même.

Sincèrement touché par la visite qu'on lui rend depuis Bordeaux jusqu'à son appartement parisien de la rue de Lille, l'ex « duc d'Aquitaine » vous reçoit avec un mélange d'affection, de malice et de mise en scène. Comme d'habitude, Chaban a faim. Et, comme d'habitude, « Bouclette » (Micheline, son épouse) l'empêche de manger. « Non, Jacques, tu ne peux pas goûter de ce gâteau. Tu n'as pas le droit au sucre ! » Immuable rituel.

Sous le regard bienveillant du complice de toujours, Pierre Chancogne, Cha-

---

ban parle certes avec lenteur, mais sans hésitation. De temps à autre, il déclame un petit poème de Du Bellay. Fredonne une chanson de René Clair. Chaban est heureux. Primesautier même, malgré son grand âge. Il vous offre le Champagne.

La dépression, connue pour assaillir certains hommes politiques après leur retraite, s'est cassé les dents sur Chaban. Il parle de la « merveilleuse farandole » de ses vingt-six petits-enfants, des journées qu'il passe à lire, des vieux amis qu'il reçoit toujours. Et répond, avec une application mêlée de détachement, à vos questions.

« Dis-moi, Bouclette, tu n'as pas dans un coin une palombe qui traîne et qui, faite aux choux, serait excellente ? Je suis sûr que nos amis en prendraient une part ! » Il est 16 heures. Chaban a faim.

### **« SUD-OUEST ». Comment allez-vous ?**

JACQUES CHABAN-DELMAS. - Vraiment très bien. Regardez ! N'étaient ces genoux qui me font très mal et qui m'empêchent de marcher, je galoperais ! J'ai très envie de remuer, de bouger, de rejouer au golf, au tennis... Mais je ne - peux pas me tenir debout sans une canne et sans un appui à gauche. Alors, mon vieux, le retour au sport sera long et difficile à venir. Mais je n'y renonce pas...

### **Que vous apprend le fait de vieillir ?**

A trier entre les faits, les idées, les pensées et les êtres. Entre ceux qui sont positifs et ceux qui sont négatifs. A pouvoir opérer un tri avec moins de risques d'er-

---

reur. Et pour le reste... on s'en fout. La vie est belle. Vieillir comme il m'est donné de vieillir, c'est tout à fait agréable. Mes genoux mis à part, je ne concède pas grand-chose à l'âge.

### **Vous parlez de trier. Quel bilan tirez-vous de votre action à Bordeaux ?**

Ma plus grande fierté est d'avoir pesé sur les consciences pour faire de cette ville, qui avait tendance à se recroqueviller, une ville dynamique qui veut fonder son avenir. Ce fut un travail merveilleux que de lui redonner une jeunesse et le goût d'entreprendre. Ce fut la grande chance de ma vie. Et j'en suis reconnaissant aux Bordelais. A mon arrivée à Bordeaux, les nouilles étaient dans le caniveau ! Et nous avions un seul pont, avec une voirie de 9 mètres de large sur laquelle passait en plus un tramway ! Vraiment, c'était la sortie du Moyen Age !

### **Un tramway qu'on s'apprête à rebâtir...**

C'est mon seul regret. Et il est réel... Je ne serai pas parvenu à surmonter le complot dressé contre le métro VAL, sous l'impulsion d'un homme qui a fait du rejet de cette décision le plus clair de sa vie. En 1954, après une trentaine de mois d'expérience du tramway à Bordeaux, je l'avais supprimé. Car la ville de Bordeaux n'était pas structurée pour. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, je redoute que nos amis bordelais aient les pires difficultés de circulation du fait de ce nouveau tramway.

### **Lors du procès Papon, vous êtes resté d'une discrétion absolue.**

Je n'ai pas pour habitude de me mêler des décisions de justice. Chacun chez soi, et les vaches seront bien gardées.



---

**Nombre de gaullistes ont pourtant reproché qu'à travers Maurice Papon soit instruit le procès du gaullisme.**

Je ne suis pas en phase avec ce procès. La preuve est faite que ce furent les résistants de l'époque qui demandèrent instamment à M. Papon de rester secrétaire général à la préfecture de la Gironde. Les résistants ! Les vrais résistants comme Bourguès-Maunoury, Cusin... Le procès ne s'est pas beaucoup arrêté là-dessus. Tout ceci n'est pas très joyeux.

**Qui incarne encore le gaullisme aujourd'hui ?**

Un petit nombre d'hommes dont je fais partie. Avec Chalandon, Guichard, Guéna et quelques autres...

**Cela ne fait pas grand-monde...**

Non, mais c'est solide. Et cela ne se laisse pas dévier de la voie.

**Vous n'avez pas cité Jacques Chirac.**

Il défend le gaullisme. Mais je le jugerai sur une affaire simple : le quinquennat. Le général de Gaulle m'a dit un jour personnellement : « Vous verrez, Chaban, quand ils reviendront — les adversaires —, la première chose qu'ils feront sera de s'attaquer au septennat, qui est le pilier le plus solide de la V<sup>ème</sup> République. Vous m'entendez Chaban ? — Oui, mon général », ai-je répondu. Voici pourquoi j'ai choisi Chirac contre Balladur au moment des dernières présidentielles. Car Balladur s'était déclaré en faveur du quinquennat. Et que Chirac m'avait dit : « Soyez tranquille, je respecterai et défendrai les institutions. »

---

### **Que vous inspire la désaffection des quadras pour la politique ?**

Je n'en crois pas un mot. Quand je rencontre des hommes de cet âge-là, je constate leur grand intérêt pour la chose publique. Cela me paraît clair. Chez certains, certes un peu plus âgés, cet intérêt va même trop loin. Au point de multiplier les candidatures...

### **Parlez-nous d'Alain Juppé. Comment jugez-vous son parcours bordelais ?**

Juppé est ce qu'on fait de mieux pour Bordeaux comme pour la France. Il fait partie des êtres qui peuvent servir le pays avec distinction. Et ce n'est pas de lui qu'il faut attendre une trahison.

### **S'il vous était donné de vivre une deuxième vie, qu'aimeriez-vous faire ?**

De la politique. Dans une formation gaulliste. C'est la voie la plus efficiente pour agir.

### **Lorsqu'ils vous interrogent, que conseillez-vous de faire à vos petits-enfants ?**

De se mettre au service de l'humanité.

### **Songez-vous souvent à la mort ?**

Franchement, non. Je l'ai côtoyée, je lui ai échappé par des miracles successifs... En réalité, je devrais déjà être mort depuis longtemps. Alors... la seule chose qui, dans la mort, me navre, est de perdre le contact avec ceux que j'aime. Cela s'arrête là.

12 novembre 2000

---

*Alain Juppé :  
"Chaban, le sourire  
dans l'action"*

*PROPOS RECUEILLIS PAR BENOIT LASSERRE*



---

**Sud Ouest : Quels sont les premiers mots qui vous viennent à l'esprit quand il s'agit d'évoquer Jacques Chaban-Delmas ?**

Alain Juppé : La jeunesse, la fougue, l'élan. Oui, Chaban était un homme toujours en élan, que ce soit sur le plan physique ou intellectuel. C'est un homme qui n'aimait pas les grands discours et qui leur préférait l'action.

**Jean Lacouture dit de lui qu'il est le sourire du gaullisme.**

Oui, c'est vrai, mais ce n'était pas un sourire passif. C'était un sourire dans l'action. Le sourire d'un homme qui aimait le bonheur et qui ne s'est jamais plaint, y compris dans ses pires souffrances physiques.

**Lui qui se méfiait des intellectuels et des théoriciens, se méfiait-il de vous ?**

Je suis sans doute un intellectuel mais pas un théoricien, même si je sais émettre des idées de temps en temps. Je crois que c'était une coquetterie de sa part car c'était un homme extrêmement cultivé. Mais Chaban était avant tout un pragmatique, un homme de terrain. C'était aussi un visionnaire. Il avait une vision généreuse de la société et de l'homme, sans sectarisme et sans égoïsme. Quand on parle aujourd'hui de la démocratie participative, n'oublions pas qu'il l'évoquait déjà il y a trente ans avec sa nouvelle société.

**Diriez vous que la lutte contre la fracture sociale, c'est un thème chabaniste ?**

Je crois en effet qu'elle se place dans l'héritage de Jacques Chaban-Delmas.

---

**Vous étiez à la fois proche de Chaban et de Chirac. Avez-vous évoqué la présidentielle de 1974 ?**

A cette époque, je n'étais pas encore engagé en politique et je ne connaissais pas Jacques Chirac. Moi, j'étais aquitain et j'étais donc chabaniste. Alors, j'ai vécu douloureusement cet épisode. Modestement, à ma place, j'ai participé au rapprochement de ces deux hommes pour qui j'éprouve fidélité et admiration. Chaban n'a jamais oublié, bien sûr, mais, lui, avait vraiment jeté la rancune à la rivière dans l'intérêt de la France. Je ne l'ai jamais entendu dire une méchanceté sur Chirac. D'ailleurs, je n'ai jamais vu Chaban méchant.

**Quand avez-vous parlé de Bordeaux pour la première fois avec lui ?**

C'était en 1992 aux Invalides, lors des obsèques de Roger Frey. Nous étions assis l'un à côté de l'autre et, avant le début de la cérémonie, il m'a dit : cher camarade — c'est comme ça qu'on s'appelle entre inspecteurs des finances — on me dit que vous vous intéressez à Bordeaux. J'ai acquiescé. Il faut qu'on en reparle, a-t-il ajouté. Sans lui, il est évident que je ne serais pas maire de Bordeaux.

**Faisait-il des commentaires sur votre gestion, lorsque vous le rencontriez ?**

Que ce soit à la mairie ou à Matignon, j'ai toujours écouté et suivi ses conseils ainsi que ses encouragements. Mais il me disait toujours : je vous fais confiance. Jamais il ne m'adressait le moindre reproche. A deux reprises seulement, il m'a avoué son regret de voir abandonné son projet de métro. Mais c'était sans aucune acrimonie.

---

### **Diriez-vous qu'il a mal négocié le virage de la décentralisation ?**

Peut-être. En fait, on me parle souvent du dernier mandat. Moi, je retiens tout ce qu'il a fait en un demi-siècle pour Bordeaux et bien au-delà de la ville. Sur le plan urbain bien sûr mais aussi sur le plan social. Si Bordeaux ne connaît pas de violente déchirure sociale, c'est grâce à l'attention qu'il y portait et au réseau de proximité qu'il avait su créer.

### **S'il y avait une réalisation bordelaise à retenir, laquelle choisirez-vous ?**

Il y a l'embarras du choix. Le pont d'Aquitaine, sans doute. Il lui ressemble par sa beauté, sa hauteur et la façon dont il relie la rive droite et la rive gauche.

### **Avez-vous songé à une rue qui pourrait porter son nom ?**

J'avais le projet de donner de son vivant son nom à l'aéroport de Mérignac. Michel Sainte-Marie et la Chambre de commerce m'avaient donné leur accord mais cela n'a pu hélas se réaliser avant sa mort. Quant à la rue, il en faudra une qui soit digne d'un tel personnage.

---

Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à  
supplements@sudouest.fr.

Vous pouvez également contacter la Documentation du journal :  
doc@sudouest.fr

*Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO),  
société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €.*

*Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31.*

*Président directeur général : Olivier Gerolami.*

*Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries.*

*Réalisation : Agence de développement avec le centre de documentation  
du journal Sud Ouest. Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K.*

*Dépôt légal : à parution. Textes et photos par la rédaction du journal Sud Ouest.*